



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



gall.

24 10 ²/₁

Féval

Conditions :

- 1) Le prix de l'abonnement est payé d'avance pour
un an 9 fl. — kr.
Pour six mois 5 „ — „
Pour un mois 1 „ — „
- 2) Pour un volume par jour — „ 3 „
- 3) Les personnes qui nous sont inconnues, déposeront le prix de l'ouvrage.
- 4) Les abonnés qui envoient chercher des livres sont priés de noter chaque fois plusieurs numéros, afin qu'au défaut de l'un, on puisse en donner un autre.
- 5) Les lecteurs sont priés d'avoir soin que les livres ne soient salis ou endommagés en aucune manière. Au cas contraire ils seront obligés de payer la valeur du livre, selon le prix indiqué dans ce catalogue.

Le cabinet de lecture se trouve Frauenplatz (place de notre dame) Nro. 8. parterre. Il est ouvert chaque jour de 8 heures le matin jusqu' à midi, et de deux heures l'après-midi jusqu' à 6 heures le soir excepté les dimanches.

Les amateurs de la littérature française sont prévenus que la librairie de Joseph Lindauer (Kaufingergasse Nro. 29.) se chargera de toute commission en livres français et fournira les demandes qui lui seront faites dans ce genre aussi vite que possible et pour

~~5472.~~

BEAU DÉMON.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.



BEAU DÉMON

PAR

Paul Féval.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE.

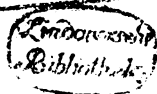
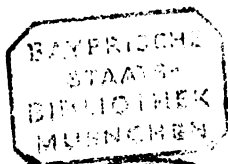
LEIPZIG.

MÊME MAISON.

J. P. MELINE.

1851

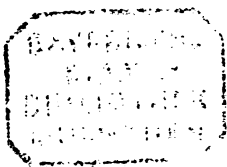
20. 10. 15



PROLOGUE.

BEAU DÉMON. 1.

1



I

Spolette est située à quelques lieues des Apennins et de l'Abruzze ultérieure ; c'est une vieille et noble ville. Une branche de la Nera, petite rivière qui prend sa source dans la montagne, l'égaye par le riant aspect de ses rives ombrées, et lui donne cette fraîcheur si nécessaire dans les climats du Midi.

Vers le milieu du **xvii^e** siècle, époque

de guerres, de conspirations et d'aventures galantes, Spolette avait un tout autre aspect qu'aujourd'hui. A certains jours elle s'emplissait de soldats et de condottieri, ces partisans qui rappelaient les bandes noires et blanches des Médicis et des Suffolk. D'autres fois, les baladins, les grands seigneurs, les artistes affluaient dans la ville quand le comte feudataire, homme d'âge mûr et de caractère sombre et fantasque, se sentait, par hasard, des velléités de joyeuse humeur, et donnait des fêtes à sa petite cour.

Le comte était un Vitelli de la branche napolitaine, et les Vitelli étaient en ce temps-là de puissants seigneurs. Ils tenaient de près aux princes de Mantoue et cousinaient avec les Moncade d'Avalos à qui Urbain Vitelli avait disputé le marquisat de Peschiera. On sait que les Avalos tinrent deux fois en ce siècle la vice-royauté de Naples.

Ercole Vitelli, comte de Spolette, s'intitu-

lait dans ses actes publics prince de Monteleone et seigneur d'Ascoli : c'était un des plus riches seigneurs de l'Italie.

S'il habitait l'Ombrie, loin de ses vingt châteaux des Abruzzes et de ses terres opulentes du pays de Naples, c'est qu'une haine de famille le poursuivait sans relâche depuis des années et ne lui laissait point de repos.

Andrea Vitelli, son cousin, était, disait-on, dans la montagne et commandait une forte bande. Andrea Vitelli avait juré *vendetta* contre le comte Hercule.

Or, en ce temps de troubles, les vengeances particulières avaient beau jeu.

A l'époque où commence notre récit, c'était vers la fin d'une journée de printemps, en 1640 ; la jolie ville de Spolette jouissait par hasard d'un de ces jours de repos absolu où il n'était question pour elle ni de fête, ni de guerre. Peut-être était-ce un de ces moments de calme qui précèdent les orages, car on

avait entendu vaguement parler d'une conspiration ourdie par le moine Campanella, le grand artiste en conspirations de l'Italie du xvii^e siècle.

Des bandes considérables de brigands des montagnes, enrégimentés sous les ordres d'un chef célèbre nommé Demonio, avaient traversé le pays, mais on ne savait point pour quel motif ces bandes libres étaient venues établir leur camp dans les gorges des Apennins les plus rapprochées de Spolète. Il n'était pas rare, en ces jours de désordres, d'exactions et de violences de tout genre, de voir ces bandits, dont la position sociale et politique était à peu près celle des corsaires à lettres de marque de l'empire, combattre tantôt pour, tantôt contre le gouvernement : aujourd'hui au service de quelque vice-roi ou commandant de place, demain à la solde d'un feudataire, toujours pour celui qui les payait le mieux.

Ces bandes se recrutèrent sur tous les degrés de l'échelle sociale. Il y avait, dans les camps volants de la montagne, des condamnés à mort, des échappés de prison, des gentilshommes revenus de l'exil ; il y avait des grands seigneurs ruinés ou mécontents.

C'était la fleur des tripots, la crème des salles d'armes ; c'était aussi l'élite des braves gens qui ne pouvaient s'accoutumer au service des galères.

Telle de ces hordes errantes était un beau jour soudoyée et choyée par l'État : le lendemain, on pendait ses chefs et on traquait ses soldats.

Les hasards de la guerre !...

Ce jour-là Spolette était plongée dans le calme le plus complet, à tel point qu'il n'y avait pas une âme à l'endroit le plus fréquenté de la ville. C'était une sorte de carrefour formant une petite place où aboutissaient trois rues presque droites : circonstance assez rare

dans un temps où les limites des propriétés ne s'assujettissaient guère à l'alignement.

L'heure du souper venait de sonner ; cette cause et bien d'autres qui demanderaient de longues explications sur les vagues terreurs du peuple, à la veille de ces crises politiques dont lui seul, en définitive, est toujours victime, retenaient les habitants de Spolète au logis.

Huit heures venaient de sonner à l'église Notre-Dame du Secours.

A l'une des maisons de la place, une jalousie s'agita légèrement. Un tout petit objet rebondit sur les sculptures en ronde bosse de la façade et vint toucher le pavé en rendant un son métallique.

De très-bons yeux, ouverts avec attention, eussent distingué peut-être une main blanche à travers les planchettes de la jalousie.

Le tout petit objet était une clef.

Un beau jeune homme de vingt à vingt-

deux ans, aux longs cheveux bouclés, sortit de l'angle d'un palais voisin, saisit la clef et la baisa passionnément.

Puis il introduisit la clef dans la serrure d'une porte basse et disparut.

A ce moment et presque en même temps, du fond de ces rues étroites dont nous avons parlé, trois personnages se montrèrent.

Ils marchaient à peu près du même pas, en se balançant d'une hanche à l'autre, à la manière des élégants du temps. Ils arrivèrent à peu près ensemble au rond-point du carrefour.

C'étaient trois gentilshommes de belle mine et magnifiquement vêtus. On pouvait même remarquer dans leur mise une recherche d'élégance trop exquise pour qu'elle ne fût point intentionnée, car, en aucun temps, excepté pour les cérémonies publiques, les gens de grandes manières n'ont eu pour cou-

tumed'étaler leurs plus riches vêtements dans la rue. Il n'y a que des bourgeois et des parvenus pour commettre de pareils solécismes contre le bon goût.

Les trois gentilshommes, absorbés sans doute par de graves pensées, semblaient ne rien voir et ne rien entendre de ce qui se passait autour d'eux. Aucun ne s'aperçut d'abord de la présence de ses voisins. Il faisait nuit noire, ceci soit dit à leur excuse, et le temps où la civilisation inventa les réverbères n'était pas encore venu. Nos trois seigneurs marchèrent en ligne directe vers la maison à la jalousie fermée. Ils s'arrêtèrent à égale distance les uns des autres, vis-à-vis de la fenêtre d'où la clef était tombée.

La maison qui captivait si profondément leur attention était à coup sûr digne de l'admiration d'un artiste. C'était un petit palais italien à toit plat. La façade, chargée de sculptures dont le portail du château de

Gaillon pourrait donner une idée, était en outre ornée d'un large balcon soutenu par des chimères. Leurs têtes monstrueuses sortaient çà et là d'un ravissant fouillis de feuillages, de fleurs et d'animaux. Quelques plantes vivaces croissaient dans les moulures et formaient comme un bouquet de fleurs pressé dans la chevelure d'une coquette. Cela donnait à cette gracieuse habitation ce négligé plein de charme qui sied aussi bien aux belles choses qu'aux belles créatures.

Une jalousie verte, soigneusement fermée, tombait sur le balcon.

La plupart des palais de l'Italie, au commencement du ^{xvii}^e siècle, étaient défigurés par des ouvrages de fortification que nécessitaient les mœurs du temps, de sorte que cette maison toute jolie, qui s'offrait à l'œil du passant sans son escorte de murailles crénelées, avait un caractère particulier. Il semblait que devant ce riant asile

le fléau de la guerre et les dévastations dussent s'arrêter, et que pour se faire respecter, cette habitation n'eût besoin que de son charme, comme ces vierges dont la beauté parfaite impose à la débauche elle-même.

Nos trois gentilshommes n'étaient point à coup sûr des artistes, car ils ne paraissaient guère sensibles aux grâces architecturales du petit palais et n'avaient d'yeux que pour la jalousie qui tombait sur le balcon. Quelque charmant mystère se cachait sans doute derrière l'impitoyable fenêtre.

La curiosité des trois personnages eut bientôt son explication. Tout à coup, la jalousie se leva jusqu'à la hauteur de la balustrade du balcon, et une tête charmante, une de ces têtes de femme dont Giorgione a su rendre les tons d'or bruni, apparut entre les arabesques en fer du balcon.

La belle créature fut sans doute effarouchée en voyant sous sa fenêtre une si nombreuse

compagnie, car elle laissa aussitôt retomber la jalousie.

Les trois gentilshommes, désappointés, tournèrent à demi sur le talon, à la manière des gens à qui l'on ferme la porte au nez, au moment même où ils s'attendent à bon accueil.

Cette circonstance fit qu'ils s'aperçurent enfin ; et comme ils étaient gens de connaissance, ils laissèrent échapper une exclamation de surprise en se voyant tous trois sous la même fenêtre en si galant équipage.

— Eh ! mais, dit l'un d'eux, c'est le seigneur Pasquale Contarini, si je ne me trompe !

— Comment se portent le cher cavalier Tiberio Fanferluizzi et le seigneur Capitan ? s'écria Pasquale Contarini.

— A merveille, répondit Fanferluizzi.

— Admirablement, dit Capitan. Et vous, seigneur Pasquale ?

— Pas mal, pas mal... Mais je veux que le

diable m'emporte, messieurs, si je ne trouve pas la rencontre merveilleuse !

— C'est très-original !

— Très-divertissant ! ajouta Capitan , qui essaya de rire et ne réussit qu'à faire une dés-agréable grimace.

Le fait est que ces trois gentilshommes se fussent peut-être rencontrés en toute autre circonstance et en tout autre lieu avec beaucoup de satisfaction.

Cela ne les empêchait point de s'envoyer mutuellement, *in petto*, à tous les diables.

Le seigneur Pasquale Contarini était un cavalier de trente-cinq à trente-six ans, tant soit peu avarié par un culte trop assidu à Vénus et à Bacchus. Quoiqu'il eût perdu la fleur et le duvet de la jeunesse, il était de bonne mine encore, et le dieu des pampres avait coloré son nez d'un si aimable vermillon, que toute sa figure en semblait illuminée. Ce nez donnait au visage du seigneur Pasquale

Contarini une verve, un *brio*, un entrain tout à fait hors ligne.

Le cavalier Tiberio Fanferluizzi ne jouissait pas du même avantage, mais il possédait des cheveux roux et frisés qui imprimaient à sa physionomie un faux air d'Apollon dont il s'enorgueillissait à juste titre. Rien de plus gracieux et de plus magnifique que la personne de Fanferluizzi. Il était couvert de nœuds, d'aiguilletes et de dentelles depuis les souliers jusqu'au menton ; les modes les plus récentes d'Espagne, de France et d'Italie, se confondaient dans ses ajustements de couleur tendre, dont s'exhalait une odeur combinée de civette, d'ambre et de tubéreuse, qui saisissait tout d'abord l'odorat et le cœur. Toute sa personne était si suave, que son épée elle-même avait plutôt l'air d'un bijou que d'une arme.

Telle n'était pas certes la rapière du seigneur Capitan ; cette rapière-là faisait trem-

bler rien qu'à voir sa poignée à grillages plus compliqués que les barreaux d'une prison. Rien qu'à mesurer sa longueur, rien qu'à entendre le bruit de ferraille qu'elle rendait quand le seigneur Capitan marchait majestueusement au milieu du pavé, bien des gens se fussent évanouis de frayeur. Ce n'était point l'or, les diamants et la soie qui brillaient sur la personne de Capitan, mais le buffle, le cuir et le fer. Il est vrai que pour la circonstance il avait jugé à propos de tempérer la sévérité ordinaire de son costume par quelques agréments inusités qui ressemblaient à des guirlandes de roses sur la porte d'un cachot. Le seigneur Capitan avait en outre des moustaches terribles dont, à Spolette, on faisait peur aux petits enfants méchants, et qui les empêchaient de dormir pendant une semaine.

Capitan occupait un poste de confiance auprès du comte Ercole Vitelli ; Pasquale Contarini était fils d'un marchand de Venise, exilé

par le secret conseil ; Tiberio Fanferluizzi possédait une douzaine de châteaux et faisait des sonnets à la lune.

Tels étaient les trois personnages que le hasard venait de réunir à la même heure sous la fenêtre de la Lucrezia Mammonc, une des plus célèbres dames de l'Italie du xviii^e siècle, si fertile en Aspasies célèbres. La Lucrezia avait été, disait-on, la maîtresse du comte Hercule Vitelli, ce qui lui donnait un prix plus grand encore auprès des élégants de seconde main comme Pasquale et le seigneur Fanferluizzi.

Après avoir échangé les quelques mots que nous venons de rapporter plus haut, les trois gentilshommes se saluèrent à la manière des gens qui prennent congé les uns des autres avec l'intention de suivre chacun son chemin.

Ils firent effectivement quelques pas, puis ils revinrent à la même place et se saluèrent

de nouveau en faisant encore mine de s'éloigner.

Un mauvais génie, sans doute, quelque fée malicieuse se jouait d'eux, car ils revinrent une troisième fois au même lieu. Cette fois Pasquale Contarini fronça le sourcil, Tiberio Fanferluizzi frappa légèrement du pied et Capitan tordit sa moustache.

Après un court moment d'hésitation, Tiberio Fanferluizzi s'approcha de Pasquale Contarini et lui dit à l'oreille d'un air d'étonnement :

— Ne savez-vous donc point, seigneur Pasquale, qu'il y a ce soir un souper de gentilshommes et de plaisantes filles chez le tavernier Salvator?... Des vins exquis! Vous savez si le drôle a une cave bien montée! Hâtez-vous donc, car votre place est réservée, et jamais joyeuse partie n'a commencé sans vous!

— Cher seigneur Tiberio, répondit Pas-

quale Contarini, faites-moi, de grâce, l'honneur de m'y remplacer. A coup sûr les convives ne perdront pas au change. Hâtez-vous, de peur qu'on ne commence avant que vous soyez arrivé.

Fanferluizzi tourna le dos à Contarini et se gratta l'oreille. Ce dernier réfléchit un moment, et s'approchant de Capitan :

— Seigneur Capitan, dit-il, ignorez-vous donc le duel de Jacopo Maffei et de ce brave Santaflor ?

— Non pas, répliqua Capitan, je sais cela depuis plus longtemps que vous, seigneur Contarini. Quand il y a une affaire d'honneur dans le pays de Spolette, j'en suis toujours le premier informé.

— Alors, reprit Contarini, vous ne pouvez ignorer que ce duel a lieu à cette heure même au bord de la Nera... Ne seriez-vous point l'un des deux témoins, par hasard ?

Capitan se mordit la lèvre, mais il eut

bientôt repris contenance et répondit avec sang-froid :

— S'il vous plaît avoir des nouvelles de l'affaire dont vous parlez, seigneur Contarini, je puis vous en fournir de toutes fraîches. La rencontre a eu lieu vers sept heures de relevée, aux flambeaux, corps du Christ ! avec des lames qui n'entreraient point dans ce fourreau de page que vous portez à la ceinture... Jacopo Maffei, votre compère, a eu la tête fendue jusqu'aux dents, que Dieu vous garde !

Pasquale Contarini tourna le dos à Capitan et se pinça le nez.

Capitan, voyant Fanferluizzi qui s'approchait de lui comme pour lui parler, le devança.

— Seigneur Fanferluizzi, lui dit-il au tuyau de l'oreille, il y a fête ce soir au palais de notre seigneur le comte Ercole Vitelli.

— Je sais cela.

— Savez-vous aussi que la noble Marie d'Amalfi doit y être ?

— Que m'importe cela ? demanda le beau Fanferluizzi en glissant ses longs doigts dans les boucles de ses cheveux rouges.

— Seigneur Tiberio, reprit Capitan d'un air plus mystérieux encore, les dames me sont plus cruelles qu'à vous, et je n'ai point ce don merveilleux que vous avez de les prendre dans les doux lacs d'amour... mais si elles dédaignent mes soupirs, elles me prennent volontiers pour confident.

— Pauvre ami ! murmura Tiberio.

— Oui... c'est un rôle dont vous ne voudriez pas et dont je me contente... Tant il y a que la noble Marie m'a confié, en pleurant, qu'elle maigrissait et se mourait pour l'amour de Votre Seigneurie.

— Holà ! dit Fanferluizzi ; voyez le grand mal !... il y en a bien d'autres.

— Ayez pitié , mon bon compagnon !

reprit encore Capitan, Maria d'Amalfi est belle.

— Assez.

— Je dis très-belle... Elle a vingt ans...

— Vingt-deux ans.

— Mordieu!... Est-ce un démenti, seigneur Tiberio ?

— Au ciel ne plaise!... Mettons vingt ans... Je m'en bats l'œil, seigneur Capitan.

— Et moi, je dis que vous avez un cœur de roche : par le sang du Rédempteur!... Marie vous attend ce soir chez le comte.

— C'est bien ! dit froidement Tiberio.

— N'y allez-vous point ?

— Peut-être... En tous cas, il n'est pas l'heure. Les girandoles ne sont pas encore allumées au palais du noble Ercole Vitelli... Voyez !

Ce disant, Tiberio désigna du geste un grand édifice qui s'élevait au bout de la prin-

• cipale rue, et dont les murailles ne mon-
• traient en effet aucune lumière.

Capitan se tira la moustache et ne répliqua point.

Cependant, au bout de quelques minutes, la jalousie se leva de nouveau, et la tête charmante de Lucrezia Mammone parut une seconde fois au balcon. La belle créature sembla peu satisfaite de voir encore les trois gentilshommes debout à la même place, car elle fit la moue, et sa petite main laissa pour la seconde fois retomber la jalousie.

Les trois gentilshommes se regardèrent comme la première fois, mais sans prendre la peine de dissimuler leur mauvaise humeur.

— C'est une mystification ! murmura Contarini.

— Une impertinence !... ajouta Fanferluizzi.

— Afin que tout cela ne finisse pas mal entre nous, car je vois, messieurs, que per-

sonne ne veut quitter la place ; je propose un moyen.

— Lequel ?

— Tirons au sort.

— Au diable le moyen ! s'écrièrent Fanferluizzi et Contarini.

Tandis que la conversation prenait cette tournure menaçante et que la situation se compliquait , un quatrième personnage , monté sur un cheval noir et enveloppé d'un grand manteau brun, arrivait par la rue du milieu. Comme ce nouveau venu avait d'excellents yeux, il ne lui fut pas difficile d'apercevoir, au moment où la jalousie se levait, la charmante figure de la Lucrezia Mammone. Son visage s'en éclaira sous son feutre d'un de ces rayons de joie peu vertueux dont s'allument les yeux des galants à la vue d'une jolie femme.

Il éperonna son cheval et sauta à terre, en arrivant à l'angle de la place.

Dès qu'il eut attaché sa monture par la bride à l'anneau de fer scellé, pour cet usage, à tous les coins de rues, il se dirigea d'un pas rapide vers le palais.

— Il paraît qu'il y a nombreuse compagnie ici, dit-il en arrivant.

Le nouveau venu ne fut pas reçu par les trois gentilshommes avec beaucoup de cordialité. Fanferluizzi et Contarini lui tournèrent les talons, tandis que le seigneur Capitan, la main gauche sur la garde de sa rapière, la droite au croc de la moustache, calculait du regard combien de pieds et de pouces l'inconnu pouvait bien avoir depuis la semelle de ses bottes de voyage jusqu'au plumet noir de son feutre.

L'inconnu ne paraissait pas d'humeur à se fâcher, car il sourit.

C'était un grand jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Il était beau, bien fait et d'une maigreur robuste, annonçant des muscles

d'acier. Le soleil avait bronzé son teint , déjà naturellement brun. Il portait une moustache noire légèrement retroussée ; et quand il souriait , on voyait , entre ses lèvres d'un corail bruni, apparaître des dents d'une blancheur éclatante. Son regard était vif et ferme ; son visage annonçait la franchise, l'orgueil et l'audace. A ce premier aspect , on pouvait bien le prendre pour un de ces coureurs d'aventures qui sont toujours prêts à risquer leur vie pour un instant de plaisir, et dont l'audace ne recule devant aucun péril.

En voyant les trois gentilshommes lui tourner le dos, l'inconnu s'imagina tout bonnement qu'ils allaient quitter la place. De fait, il était habitué à voir chacun lui céder le pas. Mais, dès qu'il vit qu'on ne bougeait point , il s'étonna franchement , comme un homme à qui toute résistance semble miracle.

— Il paraît, messieurs, dit-il avec moquerie, que nous sommes décidés à faire ici sen-

tinelle ? Vous plaît-il, pour abrégé le temps, d'entamer un petit bout de conversation ? Il est d'usage, par exemple, en pareil cas, de se raconter fort au long par quel hasard singulier on se trouve réunis au même lieu...

Nos trois galants ne semblaient point prendre la plaisanterie en bonne part.

L'inconnu poursuivit en gardant son accent railleur :

— De mon côté, l'histoire ne sera pas longue. Ce matin une affaire m'amenait à Spolette; j'ai aperçu dans une rue déserte une femme... qui a passé comme un rêve charmant... Je l'ai suivie, me promettant de revenir ce soir... A ces promesses on ne manque jamais, vous savez... Le soir est venu... Me voici... et je viens d'apercevoir mon beau rêve derrière cette jalousie.

— Monsieur, interrompit Pasquale Con-
tarini en se retournant brusquement, nous ne sommes pas en train de rire, et vous nous

obligeriez infiniment s'il vous plaisait d'aller rêver ailleurs.

— Il y a des gens qui paraissent ignorer les premières notions de la civilité, ajouta Fanferluizzi en se retournant à son tour.

Capitan se contenta de tousser de sa plus grosse voix et de tourmenter sa moustache en roulant des yeux épouvantables.

— Oh! oh! fit l'inconnu, le prend-on ainsi?... Eh bien! j'aime cette manière de poser la question. Nous sommes quatre; dégainons deux contre deux, cela mènera grand train la besogne.

Cette proposition ne fut pas accueillie avec l'enthousiasme qu'elle méritait. Pasquale Contarini et le seigneur Fanferluizzi se tournèrent vers Capitan comme pour lui demander son avis. Celui-ci avait pris une attitude martiale convenable pour la circonstance, mais l'impatience du combat sans doute le rendait plus pâle qu'un mort.

— Dégainons ! dégainons ! dit-il en faisant sonner machinalement sa formidable rapière.

Il accompagna ces mots d'un regard terrible à l'adresse de l'inconnu, qui ne parut aucunement s'en émouvoir.

— Ma foi ! dit Contarini, un coup d'épée est chose assez insignifiante, mais...

— Mais, interrompit Tiberio, pour une femme...

— Et quelle femme ! ajouta Contarini.

— La Lucrezia Mammone ! prononça Fanferluizzi avec dédain.

Ce nom parut produire sur l'inconnu un effet extraordinaire. Il tressaillit, ses lèvres devinrent blêmes...

— Cette femme... qui demeure là..., prononça-t-il d'une voix changée et qui n'avait plus aucun accent de raillerie, cette femme est la Lucrezia Mammone ?

— Sans doute, répliquèrent à la fois Tiberio et Pasquale. Après ?

L'étranger jeta son manteau sur le pavé et montra subitement sa taille svelte et robuste. Il dégaina.

— Il ne s'agit plus de se battre deux contre deux, dit-il d'un ton bref et impérieux, car si cette femme est Lucrezia, comme vous le dites, moi seul ai le droit de rester ici et d'entrer dans cette demeure. Or donc, mes gentilshommes, décampez ou défendez-vous !

Capitan recula de vingt ou trente pas.

Les deux autres semblaient vouloir parler encore.

Mais la prunelle de l'inconnu lança un éclair, et la pointe de son épée toucha le jabot de dentelles de Contarini.

Quand celui-ci sentit l'acier de la rapière lui piquer la peau, il dégaina d'un temps et chargea bravement son adversaire.

La partie était douteuse, et Pasquale commençait à perdre du terrain. L'inconnu avait une grande rapière à garde de jais qu'il

maniait avec une admirable aisance, et n'attendait qu'une occasion convenable pour la loger dans le corps de Contarini. Celui-ci, forcé de battre en retraite, rompait en parant.

Tiberio Fanferluizzi ne voulut pas que son compagnon succombât pour si peu. Il tira du fourreau son joujou damasquiné et poussa des bottes assez vives à l'inconnu.

Capitan regardait de loin. Capitan tordait sa moustache. Capitan frappait des appels et tirait à demi sa redoutable épée, mais c'était tout. Il restait prudemment à distance.

En un moment où l'inconnu, poussé par ses deux adversaires, se trouva obligé de sauter de côté pour reprendre la main, Capitan eut une véritable envie de se mêler à l'affaire; mais il vit bientôt que l'inconnu, malgré l'attaque de Fanferluizzi, soutenait assez vertement la lutte; alors il changea soudain de sentiment et se prit à crier de toute sa voix :

— Messeigneurs, je vous prie de recevoir ma déclaration. Capitan ne commettra jamais cette action infâme et honteuse de dégainer lui troisième contre un seul adversaire.

Cependant l'inconnu, malgré sa vigueur et son adresse, ne pouvait bien longtemps soutenir une lutte aussi inégale : il rompait à son tour et allait se trouver acculé à la muraille, quand la porte de la Lucrezia Mammone s'ouvrit tout à coup. Il en sortit un tout jeune homme d'une figure charmante, dont les cheveux blonds retombaient en longues boucles sur son pourpoint de velours.

A la porte, une douce voix lui dit :

— Adieu, mon Angelo, nous nous retrouverons ce soir au palais du comte Vitelli.

La porte se referma.

Angelo était ce bel enfant que nous avons vu naguère ramasser la clef et entrer chez la Mammone.

Il ne fut pas plutôt sur la place, qu'il vit la lutte engagée.

Une généreuse indignation lui fit monter le sang au visage. Sans mot dire, il tira l'épée et prit à partie le brillant Tiberio Fanferluizzi, dont les nœuds, les rubans et dentelles se trouvèrent assez mal de ce nouvel assaut.

La face du combat changea aussitôt. L'inconnu débarrassé d'un adversaire reprit bientôt son avantage, et le jeune blondin donna si bien à travailler au joujou de Tiberio Fanferluizzi, que ce gentilhomme en oublia toutes les règles de l'escrime et fit des âneries qui lui auraient valu les verges dans toutes les salles d'armes d'Italie.

Pasquale et Tiberio soutinrent la lutte un moment encore, puis, voyant que décidément l'avantage n'était pas de leur côté, ils prirent la fuite en laissant quelques gouttes de leur sang sur le pavé.

Le formidable Capitan avait disparu depuis longtemps.

Le combat terminé, l'inconnu se tourna vers le jeune homme et le remercia cordialement de son assistance.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur, répondit Angelo en remettant son épée dans le fourreau, c'est à charge de revanche.

Il fit de la main un salut gracieux comme sa personne, et s'éloigna avant que l'inconnu eût songé à lui demander son nom.

L'inconnu le suivit un moment des yeux, puis rengainant sa rapière et ramassant son manteau qu'il jeta sur son épaule, il heurta rudement à la porte de Lucrezia.

La porte s'ouvrit. L'inconnu écarta sans façon le serviteur qui se présenta pour lui répondre, et entra.

II

CAPITAN.

Dans ce grand palais qu'on apercevait au bout de la rue, et qui bientôt allait s'éclairer pour une fête, le comte Ercole Vitelli et la femme qui veillait sur ses deux enfants, deux filles encore au berceau, étaient réunis et s'entretenaient.

Le comte était un homme de quarante ans,

au visage dur et fatigué. La femme, qui avait pour nom Mercedès, était une manière de duègne, gardant un reste de beauté sur ses traits flétris avant l'âge.

Ils étaient tous deux dans la chambre à coucher du comte.

— Comment sont les enfants ? demanda celui-ci.

— Fiamma est fort belle, répondit la duègne ; mais Régina souffre.

— Fiamma est ma fille chérie, murmura le comte, Fiamma est mon héritière... Que Dieu lui donne une vie heureuse !

— Dieu lui donnera une vie heureuse, monseigneur, murmura la duègne qui ne put retenir un profond soupir.

Le comte la regarda.

— Tu as quelque chose ? dit-il.

Et comme la duègne tardait à répondre, il ajouta d'un ton rude et bref, sous lequel se cachait une menace :

— Parle!.... Je veux savoir!

La duègne se prit à trembler.

— Oh! seigneur, seigneur, dit-elle, le passé est terrible, et j'ai fait ce que j'ai pu pour oublier.

— Toujours tes folles craintes!

— Mes craintes, seigneur, pouvaient être folles hier... Aujourd'hui, Dieu sait que j'ai mes raisons de trembler.

— Explique-toi.

— Je l'ai vu.

— Qui?

— Lui... Celui dont le père et la mère...

— Andrea?

La duègne eut un frisson.

— Demonio! prononça-t-elle d'une voix épuisée.

Le comte avait pâli.

— C'est donc bien lui qui est Demonio! murmura-t-il. Tu lui as parlé?

— Oui.

— Que lui as-tu dit?

— Tout.

Le comte fit un mouvement de furieuse colère.

— Misérable ! commença-t-il.

— Seigneur , interrompit la duègne , ayez pitié de moi ! Il est fort , et je suis faible. Il m'a menacée de me tuer...

— Et quand on te menace , murmura le comte comme en parlant à lui-même , tu cèdes toujours !

— Vous vous souvenez , seigneur , répliqua la duègne avec amertume , autrefois vous m'avez menacée aussi , et j'ai cédé pour mon malheur éternel !

— Silence ! interrompit le comte. Tu lui as dit que la Lucrezia Mammone...

— Je lui ai tout dit , seigneur , tout ce qui s'est passé depuis dix ans , et quant à ce qui s'est passé avant ce temps-là , Andrea le savait.

Le comte réfléchit un instant.

— Va-t'en ! dit-il ensuite, et que Capitan vienne ici sur-le-champ !

La duègne sortit, et Capitan parut presque aussitôt. Il entra en saluant et en souriant.

— Monseigneur veut savoir le résultat de ma tournée ? dit-il ; j'ai fait le guet à la porte de la signora... voici ce que j'ai vu... Tiberio Fanferluizzi et Pasquale Contarini gobant le marmot comme de coutume sous le balcon de la charmante... Mais le petit Angelo est plus fin que cela... il entre, lui... Du diable s'il n'a pas la clef de la petite porte par où mon illustre maître (il s'inclina respectueusement) a seul le droit de s'introduire.

Le comte semblait ne pas avoir écouté.

— Il ne s'agit pas d'affaires d'amour ou de jalousie, dit-il en fronçant le sourcil ; un grave danger menace ma maison.

— N'avez-vous pas de bonnes épées à votre service ? voulut dire Capitan.

— Tais-toi ! interrompit le comte, il est ici.

— De qui parle monseigneur ?

— De lui... de l'homme dont je craignais tant le retour...

— Notre cousin disparu ?...

— Oui.

— Andrea Vitelli ?

— Andrea Vitelli.

— Diable ! diable !... fit Capitan ; et comment savez-vous ?...

— Vous disiez tous : Chimère ! chimère !... C'était la vérité , pourtant... Andrea Vitelli c'est autre que le chef de la montagne, qu'on appelle Demonio.

— Diable ! diable ! fit encore Capitan.

— Mercedès m'a tout dit, reprit le comte.

— Et comment Mercedès elle-même a-t-elle pu savoir ?...

— Mercedès servait dans la maison de la comtesse sa mère... Il s'est introduit dans ma propre demeure , Dieu sait comme... Il est

allé trouver Mercedès que son aspect a rendue folle... Elle a tout dit...

— Tout, monseigneur?... et il paraît qu'il y en a long!

Le comte Ercole soupira et ne répondit point.

— Ah! dame! voyez-vous bien, reprit le vaillant, ceux qu'on ne tue pas bel et bien reviennent toujours... Savez-vous où le trouver?

— C'est pour le savoir que je t'ai fait venir... Un beau cavalier... vingt-cinq ans, grand feutre à plume noire, pourpoint noir, manteau noir...

— Et rapière longue de deux aunes, à garde de jais...

— Est-ce que tu saurais?...

— J'ai vu.

Le comte fit signe à Capitan de s'asseoir auprès de lui.

— Tu es la perle des serviteurs, dit-il,

veux-tu gagner cent ducats d'or d'un seul coup ?

— Je n'ai pas besoin de cent ducats d'or, répliqua le brave, pour accomplir la volonté de mon noble maître.

— Écoute... Il ne faut pas que notre cousin Andrea Vitelli sorte de Spolette.

— Bien !

— Et il faut que la chose ait lieu décemment, sans bruit... Tu m'entends ?

— Parfaitement, monseigneur.

— Te charges-tu de l'affaire ?

— A mes risques et périls...

Capitan se leva, salua et sortit pour aller querir ses estafiers, car la besogne acceptée était difficile.

Capitan ne se dissimula point les dangers. Néanmoins, en se mettant cinquante contre un, le vaillant garçon espérait en sortir à son honneur.

III

La petite place où s'est passée la première scène de ce récit resta longtemps déserte.

Les lumières s'éteignirent aux façades des maisons, et cependant les fenêtres du comte Ercole Vitelli ne s'illuminaient point encore pour la fête.

On n'entendait que les murmures lointains des tavernes où Capitan recrutait en ce moment son armée, et le bruit sourd de la Nera,

coulant à vingt pas de la maison gothique, entre ses deux quais aux parapets de marbre.

La Nera, qui faisait le tour de l'hôtel pour en traverser les jardins ombreux, était en cet endroit large et profonde. De temps en temps un batelier passait en chantant dans sa barque. Puis le silence se faisait de nouveau.

La porte de l'hôtel gothique avait donné passage à notre inconnu, qui était entré tout droit chez la maîtresse du logis : une très-jeune femme, adorablement belle et parée déjà pour la fête.

La Lucrezia avait des perles dans ses grands cheveux qui faisaient comme un cadre de jais à son visage pâle. Sa taille s'emprisonnait, sa taille souple et riche, dans une basquine de satin à la mode napolitaine.

Quoiqu'elle eût acquis un développement que les femmes n'obtiennent en France que vers l'âge de vingt-cinq ans, la Lucrezia Mammone avait à peine dix-sept ans, et c'était

quelque chose de ravissant que cette beauté accomplie qui possédait encore tous les charmes de l'adolescence.

Elle regardait l'inconnu qui la tenait par la main ; elle le regardait avec de grands yeux où il y avait de l'étonnement et de l'effroi.

L'inconnu avait nom Andrea Vitelli. Depuis une minute, il était assis sur un sofa auprès de la Lucrèce.

— Regardez-moi encore, disait-il.

— Je vous regarde, seigneur, répondait la belle fille, mais je ne vous reconnais point.

Et comme l'œil noir et perçant de Vitelli restait cloué sur elle, ses yeux se baissèrent ; elle reprit d'une voix timide :

— Je ne sais pas ce que j'éprouve auprès de vous, seigneur... Ceux qui entrent ainsi chez moi, je les fais chasser par mes gens... et vous, je vous écoute... et je vous obéis.

— Regardez-moi, Lucrèce, dit encore l'inconnu.

— Je vous regarde... Je ne vous ai jamais vu avant ce jour.

Andrea lui serra la main si fortement que la jeune femme poussa un cri léger.

— Je suis votre frère, madame ! dit-il alors d'une voix profonde et contenue.

— Mon frère!... s'écria Lucrece stupéfaite.

— Silence ! fit Andrea. Vos serviteurs sont-ils à vous ?

— C'est le comte qui les a placés près de moi.

— Silence !... alors, car j'ai bien des choses à vous dire, Lucrece, des choses que vos oreilles seules doivent entendre. Est-il ici un lieu où nous puissions être à l'abri des espions ?

Lucrezia se leva.

— Venez ! dit-elle.

Elle prit la main d'Andrea, et de son autre main blanche et modelée comme celles des

femmes de l'Albanie, elle écarta les riches draperies qui recouvraient la porte. Puis elle l'entraîna d'un pas rapide et lui fit traverser une longue enfilade d'appartements.

C'était partout une richesse gracieuse, les somptuosités de l'art italien.

Le visage d'Andrea Vitelli avait tout à fait perdu son caractère d'insouciance, et à mesure que les richesses de la Lucrezia Mammone se déroulaient devant lui comme une galerie de chefs-d'œuvre et d'objets précieux, son front s'assombrissait davantage.

La Lucrezia ouvrit enfin une porte vitrée donnant sur le péristyle d'un large perron de marbre blanc qui menait au jardin.

Ce jardin était simple et harmonieux ; on y voyait de grands arbres autour d'une vaste pièce de gazon que traversait la rivière de Spolette. Nous l'avons déjà nommée : c'est une branche de la Nera.

La Lucrezia conduisit Andrea.

— Asseyez-vous, lui dit-elle en lui montrant un banc de gazon ; ici, personne autre que moi ne vous écoutera.

Andrea s'assit et resta un instant silencieux.

Puis, comme il rêvait, la Lucrezia lui passa doucement son bras autour du cou.

— Mon frère!... murmura-t-elle (et sa voix tremblait d'émotion), comme je vais vous aimer!...

Andrea tressaillit et la repoussa froidement.

— Moi, je vous ai toujours aimée, ma sœur! répondit-il.

— Pourquoi me repousser?

— C'est que j'ai bien des choses à vous dire, Lucrèce ! répliqua Vitelli, dont la voix était grave et profonde.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la pauvre jeune fille, j'ai au fond de l'âme de la joie et de l'angoisse!... c'est comme s'il y

avait sur moi un grand bonheur et un grand malheur !

— C'est qu'il y a sur vous un grand bonheur et un grand malheur, Lucrèce ! prononça lentement l'étranger. Écoutez-moi... Après quinze ans d'exil, durant lesquels j'ai pensé à vous chaque jour, et chaque jour prié pour vous, je revenais fort et puissant dans cette ville d'où l'on m'avait chassé nu et faible !... Je ne savais pas si vous étiez morte ou si vous étiez vivante !... Et il me fallait le savoir, Lucrèce, car, en ce monde, avec mon fils qui est un enfant, je n'ai plus que vous à aimer...

— Ah ! dit la jeune femme, dont une joie étrange illumina le regard, vous avez un fils ?

— Écoutez-moi, madame !... interrompit encore l'étranger, je me nomme Andrea Vitelli, prince de Monteleone, seigneur souverain d'Ascoli... et vous êtes la comtesse Lucrezia Vitelli.

— Se peut-il?...

— Et l'on dit que la Lucrezia Mammone a perdu son honneur ?

— Oh ! fit la pauvre femme en un sanglot.

— Est-ce vrai , ma sœur ? demanda Andrea.

Lucrèce hésita, puis elle répondit en courbant la tête :

— C'est vrai !

— On parle de la Lucrezia Mammone, reprit Andrea avec tristesse, dans toutes les villes de l'Italie. On vante sa grâce sans rivale... on vante sa beauté souveraine... que sais-je ? ma sœur !... On en parle à tel point que le nom de notre père sera flétri depuis Naples jusqu'à Venise.

Lucrèce avait sa tête entre ses mains.

— Le nom de notre père !... murmura-t-elle, le nom de Vitelli !... un nom plus noble que le nom d'un roi !... Oh ! vous aviez raison, mon frère : il y avait près de moi

bien du malheur et bien du bonheur !

— Ce matin, quand je suis arrivé à Spollette où je venais vous chercher, poursuivait Andrea, vous êtes la première personne que j'aie vue, et cela par hasard... Vous passiez en litière sur le cours... Je vous ai suivie, parce que je vous trouvais belle et que la solitude de ma vie m'a jeté dans les folles aventures... J'ignorais votre nom... Ce soir je suis revenu sous vos balcons et j'ai trouvé trois cavaliers à votre porte.

Lucrece se redressa, et un rayon d'orgueil éclaira son regard.

— Des fanfarons ou des menteurs, s'écria-t-elle, s'ils se sont targués seulement d'un sourire.

— Ils ont prononcé votre nom en riant, dit Andrea, et j'ai tiré mon épée...

— Oh !... merci ! merci ! mon frère.

— Pendant que je me battais, un homme est sorti de chez vous.

— Un noble cœur, celui-là ! interrompit Lucrèce qui baissa les yeux. Il me respecte et je l'aime... Mais comment avez-vous su que la Lucrezia Mammone était votre sœur ?

— Il y a au palais du comte Ercole une femme qui servait autrefois notre mère... Mercedès...

— Mercedès ! répéta Lucrèce.

— Je l'ai interrogée... Elle m'a tout dit... Et maintenant, Lucrèce, il faut que vous sachiez l'histoire de notre famille.

— Je la sais, mon frère... Ercole et François Vitelli étaient cousins... Le vieux prince de Monteleone les aimait d'une tendresse égale... Mais François mourut trop tôt, et le comte Ercole hérita de biens immenses.

— François mourut assassiné ! interrompit Andrea.

— Notre père ! dit Lucrèce dont la voix tremblait.

— Notre père !... ils ont menti, ceux qui

disent que le vieux prince de Monteleone aimait les deux cousins d'une tendresse égale... Vous étiez trop jeune pour comprendre cela, Lucrèce, mais moi, je me souviens... Écoutez :

« Après la mort de notre sainte et bonne mère, la comtesse Pia Vitelli, le prince de Monteleone fit appeler mon père pour lui apprendre que sa volonté était de le faire son héritier.

« Le prince habitait Spolette et ce palais où demeure maintenant le comte Ercole Vitelli.

« Nous vînmes tous, mon père, vous et moi, ma sœur, et encore un pauvre parent que mon père hébergeait par bienfaisance.

« Ce pauvre parent est aujourd'hui comte Vitelli, prince de Monteleone et seigneur souverain d'Ascoli. »

— Le comte Hercule!... commença Lucrèce.

— C'était lui... Mercedès nous suivait également.

— Mercedès ne m'a jamais parlé de tout cela, dit la jeune femme.

— Mercedès avait intérêt à vous cacher bien des choses, ma sœur ; mais, soyez tranquille, vous saurez tout.

« Nous arrivâmes à Spolète... Le prince nous fit grand accueil et reçut comme il faut, pour l'amour de mon père, le pauvre parent Hercule, qui était doux, souple, savant, utile, entendu aux affaires, et le plus dévoué cousin qui fût au monde. »

Andrea prononça ces dernières paroles avec amertume.

— Nous vivions tranquillement à Spolette, reprit-il, quand notre père éprouva les premiers symptômes d'un mal étrange qui lui dévorait la poitrine et les entrailles. Hercule le soigna avec un dévouement qui touchait le cœur de tous ceux qui en étaient témoins. Il

passait les nuits auprès de celui qu'il appelait son bienfaiteur. Il ne souffrait pas que des mercenaires le suppléassent dans son œuvre dévouée. Il préparait les tisanes lui-même, et les administrait de sa main. Ce n'était qu'en faveur de la signora Mercedès, devenue femme de charge de la maison, qu'il consentait à se dessaisir quelquefois de cet emploi.

« Cependant mon père allait s'affaiblissant de jour en jour, tandis que le vieux prince de Monteleone s'inclinait vers le tombeau.

« Je vous l'ai dit, Lucrèce, vous étiez trop jeune alors pour avoir gardé de cette époque une impression ou un souvenir : mais moi je voyais, j'entendais tout. Il semblait qu'un génie implacable eût jeté ses noires influences sur la maison des Vitelli. Les serviteurs, plongés dans une tristesse morne, accomplissaient leurs devoirs en silence. On ne parlait qu'à voix basse dans le palais. Pour moi, j'errais de chambre en chambre, cherchant

toujours à pénétrer chez notre père, mais invariablement j'étais arrêté sur le seuil, ou par Hercule qui me disait d'un ton froid :

« — Éloignez-vous, Andrea, l'air qu'on respire auprès des malades est dangereux pour les enfants.

« Ou par Mercedès :

« — N'entrez pas, disait-elle; il dort.

« De sorte que ne voyant jamais notre père, je ne pouvais juger des progrès du mal qui le dévorait.

« Cela durait depuis longtemps, bien longtemps... quand une certaine nuit je fus éveillé en sursaut par un grand bruit. Je couchais dans une chambre voisine de celle où souffrait notre père. J'eus peur; mais le sommeil est si fort dans l'enfance, que je ne savais si c'était un rêve, ou si j'étais éveillé tout à fait.

« Je me levai pourtant, moitié dormant, moitié veillant, et l'idée me vint de soulever

une draperie épaisse qui recouvrait une porte depuis longtemps condamnée...

« Je mis l'œil au trou de la serrure...

« Ma sœur, je vis un spectacle navrant et terrible... »

Andrea passa la main sur son front où coulaient des gouttes de sueur.

Lucrèce tremblait.

Andrea reprit :

— La chambre était vaste et faiblement éclairée par une lampe de nuit. Je vis pourtant que depuis bien longtemps on n'avait pas pris la peine de nettoyer cet appartement qui avait un aspect de lugubre abandon. Les meubles en désordre traînaient épars à travers la chambre.

« Au milieu se trouvait un lit affaissé dont les draps et les couvertures pendaient jusqu'à terre. Sur ce lit il y avait un homme effrayant à voir.

« C'était notre père !

« Ses cheveux et sa barbe avaient crû durant la maladie. Il était d'une pâleur et d'une maigreur affreuses. Ses yeux énormes et creux étaient fixés vers le ciel du lit et ne changeaient jamais de direction. Je l'aurais cru mort si je n'avais vu sa poitrine se soulever et s'affaisser par l'effort d'une respiration pénible.

« Au chevet du lit se tenait Ercole Vitelli ; au pied, Mercedès. Tous deux étaient pâles et d'un calme qui me parut terrible. Leurs yeux se fixaient souvent sur notre père. De temps en temps Ercole approchait une coupe de ses lèvres en disant :

« — Bois, mon cousin, bois encore !

« Le malade buvait machinalement, puis il disait :

« — Assez!... cela me brûle !

« Mercedès me semblait frissonner en écoutant cette voix ; Hercule souriait.

« J'entendis une fois Mercedès qui disait :

« — Dieu n'aura point pitié de nous au jour du jugement !

« Hercule répondit :

« — Dieu fera ce qu'il voudra : moi, je fais ce que je veux... Il faut que je sois prince et que cet homme meure !

« Notre père tourna vers lui ses grands yeux ternes et dit :

« — Qui parle de mort ici ?

« Ils ne lui répondirent point et posèrent, en se regardant, un doigt sur leur bouche.

« Tout à coup, le bruit que j'avais entendu redoubla, la maison s'emplit de fracas, et plusieurs voix crièrent assez fort pour que mon père l'entendît :

« — Le vieux prince de Monteleone est mort !

« A ces mots, quel ne fut pas l'effroi de Mercedès et d'Ercole, quand ils virent notre père se lever tout d'une pièce en disant :

« — Que Dieu ait l'âme de mon noble parent

et ami, le prince souverain de Monteleone !
Monsieur mon cousin Ercole Vitelli, veuillez
me donner mon meilleur pourpoint de
velours... Quoique je ne me sente pas bien
fort, il faut que je monte à cheval et que
j'aie prendre l'investiture de la princi-
pauté ! car j'ai un fils, monsieur mon cousin
Ercole !

« Il se leva pâle et maigre comme un spectre.
Alors les deux criminels, saisis d'effroi, furent
sur le point de prendre la fuite ; mais Mer-
cedès trouva du courage dans l'excès même
du péril... Elle ferma la porte au verrou et dit
à Hercule :

« — Il faut en finir !

« — Mon pourpoint ! mon pourpoint et mon
épée ! répétait notre père.

« Comme il voulait s'avancer vers la porte,
Hercule étendit le poing et le repoussa sur le
lit d'un coup dans l'estomac. Le coup résonna
sur cette poitrine creuse, et notre père tomba

à la renverse en criant d'une voix vibrante :

« — Traître !

« Je voulais crier, moi aussi, mais depuis le commencement de cette scène j'avais comme une main de plomb sur la bouche...

« Mercedès, à la voix de son maître, sentit fléchir ses genoux.

« Ce fut Ercole qui répéta :

« — Il faut en finir !

« Il se prit à ramper derrière le lit, saisit un oreiller et l'appliqua violemment sur le visage du malade. Je vis les jambes de la victime s'agiter convulsivement, se tordre, puis retomber.

« Il se fit un silence qui dura près de dix minutes. Ce silence me parut long. Je crus un moment que par une vengeance divine Mercedès et Hercule, frappés d'immobilité, ne pourraient plus remuer leurs bras homicides.

« Cela eut une fin pourtant. Mercedès ôta

l'oreiller et osa regarder ce visage. Notre père ne respirait plus !

« — C'est fait ! dit-elle à Hercule, te voilà prince !

« La lampe s'éteignit en crépitant, et avec elle je crus voir s'éteindre l'espoir des Vitelli...

« Le jour commençait à poindre, et à la lueur douteuse du crépuscule du matin, je vis Hercule et Mercedès, noirs comme deux démons, s'agiter dans l'ombre autour du cadavre. Ils le replacèrent sur le lit, et ouvrant la porte de la chambre, ils poussèrent des cris et des gémissements qui attirèrent tous les gens de la maison.

« Pour moi, je voyais cela comme un rêve.

« Quand je voulus me relever, je tombai sans mouvement sur le carreau... »

Andrea se tut.

La Lucrezia releva sa tête, qu'elle avait tenue jusqu'alors dans ses mains. Terrifiée

par ce récit, elle montra son visage pâle comme la mort et dit :

— Ce n'est pas là le dernier crime du comte Ercole.

— Je n'ai pas fini encore, répondit Andrea.

Et il reprit d'une voix ferme :

— Je m'éveillai dans un château voisin des Apennins. Vous étiez avec moi, ma sœur, et je me souviens que me trouvant seul avec vous dans le jardin, je vous serrai dans mes bras et vous inondai de mes larmes.

« Dès le lendemain, comme si le fait eût été concerté entre Hercule et les bandes libres des Abruzzes, une centaine de brigands vinrent fondre sur le château.

« Ils ne tuèrent personne, mais ils m'emmenèrent prisonnier.

« Pour ce service, Hercule dut leur compter une bonne somme.

« J'avais douze ans : je commençais à être dangereux.

« Mes nouveaux maîtres et moi, nous arrivâmes en deux heures dans les montagnes. Là, nous nous arrêtâmes, et nos ravisseurs se mirent à causer ensemble à voix basse.

« — Au surplus, dit le chef, ce serait dommage d'ôter la vie à cet enfant ; il est robuste et bien fait : gardons-le avec nous ; ce sera un bon compagnon.

« Je compris que je venais d'échapper au sort de mon père, et je remerciai Dieu de m'avoir conservé la vie pour punir un jour son assassin.

« Je fus emmené au camp des gens de la montagne et je vécus parmi eux.

« Que vous dirai-je de plus, ma sœur ? Je grandis parmi ces hommes, je devins habile dans le maniement des armes, intrépide dans le danger.

« Je me disais toujours :

« — Quand j'aurai sous mes ordres cent

bonnes épées, je reviendrai à Spolette et je protégerai ma sœur.

« Car cette pensée était là en moi avant même la pensée de la vengeance.

« Aujourd'hui je suis puissant ; j'ai mille épées sous mes ordres ; je suis Demonio, le chef de la montagne. »

— Demonio ! répéta Lucrèce, le brave, le fort, le terrible !...

Andrea eut un mouvement d'orgueil.

— On m'a pris tout ce que m'avait donné la naissance, dit-il ; j'ai reconquis un pouvoir plus grand que celui de mon père... Demonio fait trembler dix provinces...

« Mais qu'importe cela ? se reprit-il ; nous parlons de vous, ma sœur... Je suis revenu du fond des Calabres... J'ai mis ma troupe sous la solde et sous la protection de l'Espagne... tout cela pour me rapprocher de vous... tout cela pour vous protéger... Puisqu'il n'est plus temps de vous protéger, ma sœur,

dites-moi comme il faut que je vous venge ?

— Vous m'entendrez et vous me jugerez, répondit Lucrèce ; vous me direz s'il faut vivre ou mourir !...

Elle releva sa belle tête empreinte d'un caractère nouveau. Ce n'était plus la jeune fille insouciant comme une nymphe de Moschus , c'était une fille noble dont le visage aux lignes sérieuses appartenait plutôt aux types austères de l'art chrétien. Lucrezia ne mentait pas à son sang ; un mot , un nom lui avaient rendu sa primitive et originelle fierté.

Andrea la contempla un moment avec une tendresse passionnée.

C'était une scène pleine de grandeur et de sévérité. Le régime ancien, l'idée fondamentale de ce vieux monde si beau que nous voyons chanceler et périr, étaient là tout entiers.

Le frère suffisait pour juger la sœur, et la

sœur était prête pour le sacrifice. Comme l'Iphigénie antique, obéissant aux destins, elle était préparée à sceller de son sang le grand principe : « Noblesse oblige, » cette devise qui enveloppe la chevalerie morte comme un drapeau d'honneur.

La nature elle-même semblait faire à cette scène un cadre digne d'elle. La lune qui s'élevait à l'horizon blanchissait la cime des grands arbres dont les ombres majestueuses traversaient la prairie et s'étendaient jusqu'aux murailles du palais. Au bout du jardin, les eaux de la Nera étincelantes de mille feux coulaient calmes et silencieuses entre les roseaux de la rive.

Au loin, à travers les arbres, on apercevait une aile du palais des Vitelli, dont les fenêtres s'éclairaient l'une après l'autre. L'heure de la fête approchait.

La Lucrezia prit la parole et dit :

— C'est un triste récit que celui de ma vie,

mon frère ; mais je vous dois la vérité. Écoutez à votre tour, et jugez-moi !

« Du plus loin que je me souviene , j'étais dans ce château dont vous me parliez tout à l'heure, au pied des Apennins.

« La femme qui me servait de mère était cette Mercedès dont le crime... Mais alors je croyais qu'elle m'aimait, et je l'aimais.

« J'étais heureuse. Je courais tout le jour dans le beau parc , et le soir j'entendais conter les merveilleuses histoires de la montagne.

« La première fois que je vis le comte Hercule, j'avais quatorze ans. Il me trouva belle, et depuis ce jour ma vie changea.

« Il vint des musiciens au château ; on me fit chanter et danser ; on me couvrit de riches habits , et j'eus des diamants comme une princesse.

« J'étais jeune et folle : cela me plaisait.

« Un jour le comte Ercole vint au château

avec un prêtre, et me demanda si je voulais être sa femme... »

Andrea fit un mouvement de surprise.

Lucrèce poursuivit :

— Ma première idée fut de refuser, car déjà j'avais vu Angelo chasser dans la montagne ; mais Mercedès, en qui j'avais confiance, me dit : « Il le faut ! »

« Et j'obéis.

« On tendit la chapelle, et le comte me donna son anneau devant le tabernacle de Dieu... »

— Mais, s'écria Andrea, qui se contenait à grand'peine depuis quelques instants, Ercole était marié !

— Je l'ai su depuis, mon frère, répliqua Lucrèce ; c'était une indigne comédie où l'on se jouait de la majesté du Ciel et de la confiance d'une pauvre fille... Pendant un mois, je me crus la femme du comte Hercule. Au bout de ce temps, j'appris qu'il y avait une

autre comtesse Vitelli à Spolète, une femme dont les droits étaient reconnus à la face du monde, tandis que les miens s'ensevelissaient dans les ténèbres lointaines du vieux château des Abruzzes.

« Ce fut un coup terrible, mais mon orgueil seul fut frappé, et cependant je ne me croyais encore que la fille d'un pauvre laboureur de la plaine.

« Je n'aimais pas celui que j'appelais mon mari ; quand je sus sa trahison infâme, je le méprisai, je le détestai.

« Deux fois seulement il avait franchi le seuil de ma chambre. La troisième fois !... »

Lucrezia hésita et s'interrompit.

— Mon frère , reprit-elle avec effort , je ne vous cache rien... Vous me direz s'il faut vivre ou mourir... Je suis prête et n'appellerai point de votre sentence.

« Hélas ! je me vengeais, comme les fous, sur moi-même... Un soir, le comte trouva en

en travers de ma porte l'épée d'un condottiere de la montagne.

« J'avais voulu rendre outrage pour outrage. La blessure porta. Le comte m'aimait.

« Moi, j'étais la maîtresse de cet homme que j'avais appelé près de moi dans ma colère. J'étais, un an après, mère d'une fille. »

— Ah !.. dit Andrea, qui écoutait pensif et sombre, vous avez une fille ?

— L'enfant de la colère aveugle et du hasard, mon frère, répliqua Lucrezia ; un pauvre ange qui eût été en ce monde ma seule joie, mon seul espoir, si je ne vous eusse point rencontré !.. Maintenant, mon frère, ma vie n'est plus à moi... vous rendrez mon arrêt et vous aurez pitié de ma fille.

« Ma fille ! se reprit-elle d'un accent plein de passion... qu'elle soit belle et sainte ! et pour toutes les souffrances éprouvées, sa pauvre mère n'aura que des actions de grâces aux pieds de Dieu ! »

— Moi, j'ai un fils, murmura Vitelli comme en se parlant à lui-même.

Lucrèce l'entendit et joignit les mains.

— Ma fille sera heureuse ! dit-elle en attachant sur son frère un regard suppliant.

— Poursuivez votre récit, ma sœur, dit Andrea.

— Ercole Vitelli m'aimait toujours, reprit-elle ; il m'aimait de plus en plus... Moi qui me croyais seule sur la terre, j'acceptais la honte qui me met le rouge au front depuis une heure... Je revins à Spolète... J'avais besoin d'étourdir ma conscience sans doute, car je me jetai avec une sorte d'ivresse dans le tourbillon des fêtes et des plaisirs. Je passais pour la maîtresse du comte... Je le dominais si bien que ma fille eut son berceau dans le palais, auprès du berceau de la fille légitime de Vitelli.

Elle se tourna vers le palais, dont la façade illuminée brillait à travers les branches.

— Voyez, dit-elle en étendant le bras, voyez, parmi ces fenêtres vivement éclairées, cette fenêtre qui rend une lueur pâle... c'est là qu'est le berceau de ma fille.

« Je ne sais pas si je la reverrai, mon frère, car je suis prête... Quand j'aurai fini, vous n'aurez pas besoin de me condamner... Je comprendrai votre silence.

« Depuis un an que je suis à Spolette, personne, entendez-vous ? personne n'a attiré mon attention.

« Jusqu'à ce jour, il faut bien le dire, je n'ai rien fait pour empêcher la calomnie... L'amour du comte, c'est ma puissance, et la jalousie augmentait son amour...

— Oh ! fit Andrea qui fronça le sourcil ; madame, si je suis votre juge, défendez-vous mieux que cela !

Lucrezia leva sur lui un regard assuré.

— Que je me défende !.. dit-elle avec un sourire amer ; ne sais-je pas bien que je suis

perdue ?.. Je suis la reine des festins et de la danse... Comme vous le disiez tout à l'heure, on sait mon nom déshonoré dans toutes les villes de l'Italie... Je suis la Lucrezia Mammone. Et demain, si je vis, je veux être Lucrezia Vitelli, entendez-vous, mon frère ?

Andrea garda le silence.

— Faut-il mourir ?... demanda la jeune fille à voix basse et d'un ton ferme.

Andrea était plus pâle qu'un mort.

— Ma sœur !.. ma sœur !.. murmura-t-il en hésitant... Peut-être est-il un coin de l'Italie...

— Vous voulez que je me cache ?... interrompit Lucrèce ; moi, je ne veux pas me cacher... Faut-il mourir ?..

Et comme Andrea ne répliquait point encore, elle ajouta en montrant d'un geste froid le bassin formé par la Nera au milieu de la pièce de gazon :

— L'eau est profonde.

Les rayons de la lune glissaient mystérieusement entre les feuilles, et tombaient sur le bassin tranquille.

— Monseigneur, reprit Lucrezia d'une voix lente qui vibrait harmonieuse et triste comme un chant funèbre, je suis fière... Je ne peux pas faire honte à ceux que j'aime... L'eau est profonde et la mort facile...

Andrea pressa son front entre ses mains.

Lucrèce se leva.

— Un baiser, mon frère ? dit-elle ; le premier... et le dernier !...

Andrea l'attira sur son cœur et la baisa passionnément.

Lucrèce se dégagea.

— Répondez-moi maintenant , dit-elle , répondez-moi sans faiblesse... Puis-je vivre sans que le nom de Vitelli soit déshonoré ?

Un sanglot souleva la poitrine d'Andrea, mais il garda le silence.

Lucrèce se prit à sourire. On la vit glisser

blanche et légère aux rayons de la lune, puis elle s'arrêta sur la rive.

Andrea était tombé sur ses genoux.

— Mon frère, dit de loin la jeune femme, soyez le père de ma fille et vengez-moi... Adieu !

Elle leva les bras vers le ciel.

Son corps se pencha, le nom d'Angelo vint sur ses lèvres.

La lune dansa dans les flots agités du bassin.

Puis l'eau reprit sa course silencieuse et calme entre les rives désertes.

Mais une barque cachée sous un bouquet de grands saules quitta le bord au bout de quelques secondes.

Dans la barque il n'y avait qu'un homme qui faisait force de rames vers le bassin.

La lune se voila derrière un nuage ; son dernier rayon avait éclairé, dans la barque, la blonde chevelure du jeune cavalier Angelo...

Andrea Balbi, le rude condottiere que ses amis et ses ennemis avaient nommé Demonio, pleurait et priaït devant la croix de son épée plantée en terre.

.
.

Au bout de quelques secondes, Andrea se releva et arracha son épée.

Il se tourna vers le palais du comte Hercule.

— Là..., murmura-t-il; sa fille est là... c'est la mort peut-être... mais elle est bien morte, elle!

Ses jambes chancelaient sous le poids de son corps.

Il luttait contre son angoisse, soutenu par ce sauvage orgueil du gentilhomme qui ne pactisait avec aucun sentiment et se roidissait, comme le stoïcisme antique; pouvant rompre et mourir, mais ne sachant point céder.

Andrea traversa d'un pas chancelant le

jardin et les bosquets; à mesure qu'il marchait, la force lui revenait.

Au bout de quelques instants, il se trouva au pied du palais Vitelli.

La rive était déserte.

Il s'orienta pour chercher cette fenêtre moins éclairée que les autres, que sa sœur lui avait montrée de loin.

Dès qu'il l'eut trouvée, il planta son poignard entre deux pierres et commença d'escalader, l'épée aux dents, la haute muraille.

Pendant cela, des ombres se mouvaient aux angles des maisons voisines. La rue, tout à l'heure abandonnée, s'emplit de personnages qui s'avançaient à pas de loup et sans bruit.

Au moment où Andrea atteignait le balcon, l'un de ces mystérieux personnages souleva le coin de son grand feutre, et l'on aurait pu reconnaître la face moqueuse de Capitan, l'homme de confiance du comte Hercule.

Il se tourna vers ses compagnons, et leur faisant un signe muet d'intelligence :

— D'ordinaire, dit-il d'une voix railleuse, on n'a pas besoin de grimper si haut pour se jeter dans la gueule du loup.

IV

LES DEUX ENFANTS.

C'était une chambre éclairée seulement par la lueur vacillante et pâle d'une lampe de nuit.

Deux berceaux entourés de langes de soie étaient côte à côte.

De vastes rideaux drapaient leurs plis amples et forts devant une fenêtre haute dont l'embrasure aurait pu servir d'alcôve.

Auprès des deux enfants, Mercedes, la duègne, à demi endormie, marmottait la fin de ses patenôtres.

La lumière de la lampe donnait en plein sur le visage des enfants et semblait leur faire ainsi une douce auréole. C'étaient deux petites filles : elles étaient charmantes dans leur souriant sommeil.

Mercedes s'interrompit au milieu de ses patenôtres et eut un tressaillement.

— Oh !... fit-elle d'une voix qui tremblait ; j'ai cru entendre...

Elle s'interrompit et fit le signe de la croix.

— Pauvre malheureuse que je suis ! reprit-elle, j'ai peur... toujours peur... Mes souvenirs m'épouvantent... et mon sommeil est plein de songes terribles.

Elle regarda l'horloge à balancier qui pendait à la muraille.

— Neuf heures ! murmura-t-elle, comme

j'attendrai longtemps avant de voir le jour!...
Mon Dieu! reviendra-t-il? Faudra-t-il que
j'aperçoive encore ce visage pâle qui ressem-
ble au visage du mort?...Andrea!...Andrea!..
François Vitelli, prince de Monteleone!...

Elle frissonna de la tête aux pieds.

— Comme il souffrit longtemps!... reprit-
elle; comme ses yeux étaient grands et
creux!... Comme sa voix était changée quand
il nous dit : « Mon pourpoint... Je veux mon-
ter à cheval... » Un corps mort qui monte à
cheval!... ajouta-t-elle avec un rire d'égare-
ment.

Puis elle continua un peu plus bas :

— Et lui... Andrea... le jeune homme...
Tout le passé a surgi en moi à sa vue... La
chambre close... le lit poudreux... le vieil-
lard livide... et l'oreiller! Oh! l'oreiller!...

Elle se couvrit le visage de ses mains.

Les deux enfants souriaient et sommeil-
laient.

Un bruit se fit du côté de la fenêtre.

La duègne tressaillit une seconde fois et plus violemment.

— Cette fois, murmura-t-elle, je ne me suis pas trompée... J'ai entendu...

Puis, se reprenant et tâchant de sourire :

— Je suis folle !... dit-elle ; c'est le vent... Que craindre, d'ailleurs, en ce palais si bien gardé et qui s'illumine pour une fête?...

Comme elle achevait ces mots, un des carreaux de la fenêtre, brisé tout à coup, tomba en dedans avec fracas, et on entendit le son d'une botte éperonnée qui venait de s'appuyer sur le plancher de la chambre.

La duègne se leva toute droite.

Les draperies qui masquaient l'embrasure glissèrent sur leurs tringles, et la figure d'Andrea parut entre les plis de la soie.

La duègne poussa un cri et tomba comme morte.

Andrea ne prit pas garde à la terreur de la vieille, et marcha résolûment vers le berceau.

Mais au moment où il étendait la main, il s'arrêta et pâlit.

Il venait chercher une enfant, et il se trouvait en face de deux enfants.

Laquelle était la fille de sa sœur?

Il les regarda tour à tour; toutes deux étaient également belles avec le sourire paisible de leur sommeil.

Il secoua la duègne pour l'interroger : c'était une masse inanimée.

— Laquelle?... murmurait-il, laquelle?...

Et il restait indécis devant le double berceau.

Une dernière fois, il secoua rudement Mercedes, qui ne donna point signe de vie.

— Eh bien! murmura-t-il, à cela ne tiens!... Je les enlèverai toutes les deux.

En effet, il saisit les deux enfants dans

leurs langes et les enveloppa doucement dans les plis de son manteau.

Puis il se dirigea vers le balcon pour s'en aller comme il était venu.

Mais quand il écarta de nouveau la lourde draperie, il vit que le balcon était occupé par des hommes armés.

Il tira son épée et s'élança vers la porte.

La porte s'ouvrit et laissa voir une troupe d'estafiers, l'épée nue. Capitan était, comme tout brave chef, à l'arrière.

La voix du comte Hercule se fit entendre.

— Saisissez-le ! disait le vieux comte, saisissez-le mort ou vif !

— A mort ! à mort ! criait Capitan, plus franc que son maître.

Andrea s'était acculé à la muraille.

Il fit d'abord mine de se défendre ; mais, comme si une idée lumineuse eût subitement éclairé son esprit, il parut se raviser tout à coup : il découvrit alors le visage des deux

enfants, et levant son épée au-dessus de leurs têtes :

— **Hercule Vitelli**, dit-il froidement, arrière, toi et tes hommes, ou tu n'as plus de fille !

Cette menace tomba comme un coup de foudre sur le cœur du vieux comte, qui chancela.

— **Ma fille !** s'écria-t-il d'une voix étouffée. Écartez-vous !.... écartez-vous !.... laissez-le passer !...

Il était pâle, et ses cheveux se dressaient sur son crâne.

Les soldats de **Capitan** s'écartèrent, et **Andrea** passa la tête haute.

Avant de franchir le seuil du palais, il se retourna.

— **Ercole Vitelli**, dit-il d'une voix claire et vibrante, ma sœur est morte, nous nous reverrons quelque jour !

Il gagna la rue et arriva bientôt au carre-

four, où il trouva son cheval encore attaché à l'anneau scellé dans le mur. Le cheval hennissait d'impatience ; Andrea le détacha, sauta en selle chargé de son double fardeau, et sortit au galop de Spolette en prenant la route des montagnes.

FIN DU PROLOGUE.

CHAPITRE PREMIER.

BEL DEMONIO.

I

LA FEMME NOIRE.

Les bandits des Abruzzes n'étaient point à proprement parler des voleurs de grand chemin ; ainsi que nous l'avons dit au prologue de ce récit, ces hommes hors la loi jouaient un rôle politique dans les révolutions de l'Italie et vivaient à la solde des partis qui les employaient. La lutte terminée, ils se retiraient dans les montagnes, où ils avaient construit de formidables forteresses.

C'est précisément dans l'un de ces forts inaccessibles, bâtis comme des nids d'oiseaux de proie au sommet des plus hautes montagnes, que nous conduirons le lecteur.

Quinze ans se sont écoulés depuis le jour où Andrea Balbi est sorti de Spolette en emportant les deux enfants du comte Hercule.

Depuis ce temps, Andrea Balbi a livré bien des combats aux soldats d'Autriche et d'Espagne. Il a erré dans les montagnes et subi les chances diverses de la guerre. Son renom s'est accru, et trois mille hommes marchent maintenant sous ses ordres.

C'était en 1655, peu de temps après la mort de Masaniello. L'Italie jouissait de ce calme inquiet qui suit ordinairement les révolutions comprimées. Les troupes régulières avaient regagné leur casernement. Les bandes libres étaient rentrées au plus profond des montagnes.

La petite armée de bandits et de soldats de

fortune à laquelle commandait Andrea Vitelli avait planté ses tentes dans la partie des Apennins la plus voisine de Spolète. C'était un plateau d'un grand quart de lieue de circonférence qui couronnait une montagne élevée, mais d'une pente assez douce.

Les flancs de la montagne étaient coupés de forêts, de ruisseaux torrentiels et d'anfractuosités profondes, sortes de vallées où l'on trouvait, à des hauteurs considérables, l'air tiède et la riante végétation de la plaine.

Au milieu du plateau s'élevait une forteresse récemment bâtie par l'ordre d'Andrea Vitelli. Elle était assez spacieuse pour tenir une garnison considérable, et ses remparts, d'une épaisseur dont les constructions modernes ne sauraient donner une idée, défiaient aisément l'artillerie imparfaite du temps.

Du haut de ces remparts inaccessibles, l'œil embrassait une immense étendue de pays. En bas, il plongeait dans des gouffres d'une

effrayante profondeur qui environnaient la montagne. En haut, il pouvait suivre les pitons bleuâtres de la chaîne, qui se découpaient dans le ciel comme les tentes alignées d'un camp de géants.

C'était là qu'Andrea Balbi avait planté son drapeau et bâti son foyer :

Un nombreux détachement occupait toujours l'intérieur du fort et en faisait le service militaire. Le reste de la petite armée, et particulièrement les pâtres et les chasseurs, avaient bâti leurs tentes et leurs chaumières autour de la forteresse, sur le plan propice du plateau, offrant ainsi, sans le savoir, à l'œil de l'observateur, l'organisation primitive de la société féodale.

La plupart de ces hommes avaient avec eux des femmes et des enfants qui donnaient à ce camp de bandits l'aspect d'un village populeux, bruyant, où régnaient la joie et l'abondance.

C'était à qui chanterait le plus haut en fourbissant ses armes au soleil ou en se livrant aux soins domestiques du logis. Hommes, femmes et enfants portaient des vêtements de couleur éclatante en harmonie avec l'humeur de leurs possesseurs.

Une activité incessante régnait dans ce camp. C'était une allée et venue perpétuelle. Les uns partaient pour une ronde, les autres en revenaient. Ceux-ci se préparaient pour la chasse, ceux-là se mettaient en campagne pour rassembler les troupeaux de la bande et même ceux d'autrui.

Çà et là brûlaient de larges feux de sapin, et au-dessus des braises ardentes rôtissaient de gros quartiers de bœuf ou des pièces de gibier.

On voyait, parmi les chemins sinueux qui serpentaient le long de la montagne, marcher de petits détachements le mousquet sur l'épaule.

Plus bas, sur les gradins inférieurs de la montagne, ou sur les pentes les plus douces, paissaient des troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux, gardés par quelque bandit immobile, drapé dans son manteau et indolemment appuyé sur sa carabine.

Le soleil était levé depuis une heure et promettait une journée magnifique. La brise des montagnes n'avait pas encore chassé le brouillard grisâtre qui dormait au fond des gorges, estompant les plans inférieurs du paysage. C'était une charmante matinée.

Les sentinelles, perchées au sommet des remparts crénelés de la forteresse, semblaient elles-mêmes s'oublier dans une rêveuse contemplation, tant le spectacle de ces montagnes, que Salvator venait de reproduire si magnifiquement dans ses dramatiques paysages, avait un puissant attrait.

Tout à coup les pas d'un cheval retentirent sur les planches du pont-levis, et une jeune

filles sortit au galop de la forteresse. Elle avait environ dix-sept ans.

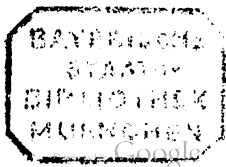
C'était une belle créature, fière de sa pose, hardie dans ses mouvements : une amazone comme vous en rêvez quelque une dans les montagnes d'Écosse ou d'Italie.

Son visage régulier et charmant avait une expression résolue et mutine. Elle domptait son petit cheval noir des montagnes avec l'aplomb d'un cavalier accompli.

Sa mise était assez en harmonie avec l'expression de ses traits ; elle portait le plus crânement du monde, sur une chevelure noire et ondulée comme les chevelures du Titien, un petit feutre gris orné d'une simple plume de héron fichée dans la ganse.

Une veste de velours noir à boutons d'argent serrait sa taille nerveuse et fine.

Elle avait à la ceinture un joli poignard à manche de bronze et une paire de pistolets garnis d'argent, véritables bijoux d'arquebuserie.



La jeune amazone traversa le camp au galop. Sur son passage, hommes, femmes, enfants, interrompaient leur besogne ou leurs jeux pour la saluer gaiement.

— *La donna!* disait-on de toutes parts, *la donna nostra Regina!*

Chacun la regardait bondir sur son cheval avec un sentiment de plaisir et de curiosité.

Quant à Régina, elle répondait cavalièrement aux saluts qu'on lui adressait, les provoquait même et paraissait franchement flattée de l'admiration qu'elle excitait.

Régina disparut bientôt dans un chemin creux qui se nouait au plateau et serpentait comme une couleuvre sur les flancs abrupts de la montagne. On entendit encore durant quelques instants les fers du cheval sur les cailloux du chemin, puis le bruit diminua et s'éteignit comme un rêve.

Un quart d'heure après, une seconde jeune fille sortit de la forteresse. Quoiqu'elle ressem-

blât un peu à la première, il y avait entre elles une différence marquée. Cette différence venait encore plus du caractère que des traits.

Toutes deux étaient brunes, toutes deux atteignaient à peine leur dix-septième année, toutes deux avaient cette taille fine et svelte qui plaît tant aux imaginations poétiques.

Mais autant la première trahissait dans ses allures et l'expression de son visage un caractère hardi, fier, orgueilleux, résolu, presque viril, autant la seconde montrait, par ses gestes simples, sa démarche un peu timide, une nature remplie de bonté, de grâce et de douceur féminines.

On la nommait Alma.

Elle n'avait ni le cheval fringant ni le costume éclatant de Régina. Elle marchait à pas lents, simplement vêtue d'une robe blanche nouée à la taille par un ruban bleu pâle.

Sur son chemin se pressaient surtout les femmes, les enfants et les vieillards. Il va

sans dire que ces derniers étaient peu nombreux, car il était rare que les gens de la montagne ne trouvassent pas la mort avant d'avoir atteint les dernières limites de l'âge.

Alma répondait aux saluts et aux bienveillantes questions de tous ces gens avec une douceur infinie. Elle s'informait de la santé de tous, consolait les malades et secourait les affligés. Tout le long du chemin la jolie aumônière d'acier bruni qui pendait à sa ceinture s'ouvrait. Jamais une main tendue vers elle ne se refermait vide.

A ceux qui ne demandaient rien, elle donnait son beau sourire, radieux et pur comme celui d'une madone.

— Quelle nouvelle ? disait-elle en passant.

— Ah ! signora, répondait-on, car c'était la nouvelle du jour, nous vivons dans un temps bien étrange !... Il y a eu des châteaux brûlés cette nuit dans le pays de Spolette, et les gens de la montagne n'y sont pour rien.

— Sait-on ?...

Vieillards, femmes, enfants, branlaient la tête avec mystère, et, pour toute réponse, prononçaient un nom :

— Bel Demonio !...

De qui parlait-on sous cette bizarre dénomination ?

Autrefois, Andrea Balbi avait porté le nom de guerre de Demonio, mais ce n'était point de lui qu'il s'agissait.

Nul ne savait.

Bel Demonio, héros fantastique des légendes de la montagne, échappait à toute description comme à toute définition.

C'était un être hardi, cruel, puissant, beau comme une vierge, disaient les uns, noir comme Satan, disaient les autres.

Il marchait la nuit, à la tête de douze Sarrasins d'Afrique, au corps d'ébène, enveloppé dans de grands linceuls blancs.

Son château était Dieu sait où, et le diable...

Alma passait.

Elle atteignit enfin l'extrémité du camp et prit le chemin par où Régina avait disparu trois quarts d'heure auparavant.

Elle suivit assez longtemps le chemin battu par les hommes, les chevaux et les troupeaux. Arrivée au tiers de la montagne, elle prit à gauche une sorte de route naturelle tapissée d'herbe menue qui se nouait au chemin frayé, et descendit dans une de ces anfractuosités qui forment en quelque sorte des vallées aériennes et donnent à certaines montagnes des Apennins un caractère si pittoresque.

Alma descendit dans cette retraite verdoyante parsemée d'arbustes élégants et de buissons bizarrement découpés. Il y régnait un air tiède et frais à la fois, à cause du vent de la montagne.

La jeune fille s'arrêta dans un endroit où quelques roches recouvertes de mousse formaient une espèce de monticule irrégulier.

De cet amas de rochers jetés les uns sur les autres, dans un pêle-mêle qui eût fait l'admiration d'un peintre, jaillissait une source vive.

L'eau s'était creusé un lit à travers les arbres, les buissons et les pierres, et formait une nappe de sept à huit pieds de largeur qui allait se rétrécissant. A l'extrémité, resserrée entre des pierres qui lui formaient une sorte de conduit, elle tombait d'une roche arrondie comme la gueule d'une cruche et se précipitait en cascades blanches d'écume vers les régions inférieures de la montagne.

A côté de la source se trouvait une pierre taillée naturellement en carré long qui pouvait servir de banc; Alma s'y assit et contempla un moment le paysage riant et borné; puis, après avoir cueilli quelques fleurs, elle tira de son sein une broderie, dont ses doigts délicats conduisirent les fils de soie et d'or.

Avant de commencer, elle regarda autour d'elle avec une sorte de mystère.

La broderie figurait déjà trois lettres sur un fond de velours écarlate :

Un M, un A et un R :

MAR...

A peine avait-elle mis en mouvement son aiguille, que les piétinements voisins d'un cheval lui firent lever la tête et renfermer dans son sein la broderie commencée.

Elle vit Régina qui venait d'entrer dans le vallon et faisait danser son cheval sur l'herbe, au risque de l'abattre.

Régina sauta lestement à terre, laissa le cheval paître sur l'herbe entre les rochers, et courut embrasser Alma.

— Ah! le beau bouquet! dit-elle en regardant les fleurs.

— C'est pour toi que je l'ai fait, répondit Alma.

Régina prit le bouquet avec joie; puis, au bout de quelques minutes, elle se mit à le tourmenter. Elle arracha une fleur, puis

une autre, et les jeta dans la source pour les voir emporter par le courant. Elle en mit une autre à son chapeau, une autre à son corsage, une autre à l'oreillette de son cheval, et lui donna le reste à manger.

— Mon pauvre bouquet ! dit Alma.

— Ah ! mon Dieu, c'est vrai ! s'écria Régina.

Toutes deux se mirent à rire aux éclats, mais au fond du cœur Alma avait comme une vague souffrance.

Ce n'était peut-être pas pour Régina qu'elle avait cueilli les pauvres jolies fleurs...

— Tu n'as pas rencontré Mario ? demanda l'amazone avec une feinte indifférence.

— Non, répondit Alma : il n'était pas au fort quand je suis partie.

— Je lui avais pourtant dit hier soir que j'irais sans doute faire une promenade à cheval dans la montagne.

Alma rougit.

— Il ne faut pas lui en vouloir, dit-elle, notre oncle Andrea l'aura envoyé relever les sentinelles.

— Bien!... bien! murmura l'amazone; tu l'excuses toujours.

Alma rougit davantage; puis elle reprit comme pour détourner l'entretien :

— Sais-tu la nouvelle?

— Quelle nouvelle? demanda Régina.

— Bel Demonio est descendu cette nuit dans la plaine.

— Ah!...

— Et l'on voit du haut des tours deux châteaux dont les ruines fument.

— Ah!... fit encore l'amazone.

Un incarnat plus vif colorait sa joue.

— Qui donc est ce Bel Demonio?... prononça tout bas Alma.

— Mario, peut-être..., répondit Régina, qui tourna la tête en souriant.

— Mario! répéta Alma vivement, Mario!...

C'est impossible, ma sœur... Mario est brave... mais il est généreux et bon.

L'amazone se mordit la lèvre et fouetta le gazon de sa cravache mignonne.

— Ce Bel Demonio fait la guerre, dit-elle. Voilà tout... Un soldat n'est pas tendre comme une femmelette... Mais je suis folle de raisonner sur cette fable... Bel Demonio est un mythe, un rêve, un fantôme...

— Tout le monde parle de lui.

— Tout le monde ! dit Régina d'un accent moqueur ; tout le monde l'a vu descendre au galop les sentiers de la montagne avec ses douze Sarrasins noirs, habillés de blanc... Tout le monde !... Il glisse comme un tourbillon aux lueurs pâles de la lune... Tout le monde ! Mais qui le reconnaîtrait à la lumière du soleil ?... Écoute, Alma, poursuivit l'amazone en prenant place sur la pierre moussue auprès de sa compagne, je parie, moi, que Bel Demonio n'est pas si méchant qu'on le

dit... Quand un château brûle, quand une villa est mise à rançon, c'est Bel Demonio... toujours Bel Demonio... Je crois que tous les coquins de l'Abruzze ultérieure lui font hommage de leurs méfaits...

— Dieu le veuille pour le salut de son âme ! dit Alma.

— Pauvre chère sœur!... poursuivit l'amazone dont la voix avait un petit accent de pitié protectrice ; tu as dix-sept ans comme moi, et tu ne t'occupes encore de rien sinon de contes d'enfants... Les jeunes filles ont d'autres soucis, ma sœur ! les jeunes filles des villes ; à Naples, à Florence, à Spolette même, si tu savais comme il y a de belles fêtes... si tu savais comme la musique enivre, comme les lumières éblouissent !...

— On dirait que tu le sais, toi, Régina, interrompit Alma en souriant.

Ce fut au tour de l'amazone de rougir.

— Moi!... s'écria-t-elle. Hélas ! je suis

comme une petite sauvage qui n'a rien vu...
mais j'écoute ceux qui savent... et je rêve...

— Ah ! tu rêves?...

— Et mes rêves sont délicieux!... Quand je cours, toute seule, sur mon cheval d'Afrique, ce qu'on m'a raconté, je le mets en action. Je pars, la nuit, parée et brillante... Spolette m'ouvre ses portes... J'entre dans le palais des Santa-Fiore ou des Vitelli... Que de lumières!... que de diamants! Les belles fleurs!... les gracieuses femmes!... et comme ces cavaliers, petite sœur, portent bien leur velours et leurs dentelles!... Le plus beau, le plus noble vient à moi et me demande ma main pour un menuet napolitain... Je baisse les yeux... j'ai du rouge au front... le rouge du plaisir, ma sœur!... Je danse... je danse... et tout autour de moi j'entends des voix de femmes jalouses et des voix d'hommes enthousiastes qui disent : « Elle est belle!... elle est belle!... elle est belle!... »

Alma regarda sa compagne d'un air sournois et malin.

— « Elle est belle ! » reprit encore Régina qui s'animait en parlant et dont le grand œil noir brûlait. Oh !... Et je glisse dans cette atmosphère tiède, toute chargée de parfums... Je souris, heureuse, enivrée... Je suis la reine du bal !... L'encens brûle et les voix disent toujours : « Elle est belle !... elle est belle !... elle est belle !... »

— C'est vrai, sœur, dit Alma, tu es bien belle !

— Ils sont là qui m'admirent, poursuivait Régina, qui se laissait emporter comme en un songe ; moi je me laisse adorer un instant, puis je m'évanouis, semblable à une vision... Mon cheval m'attend à la porte de la ville. Au galop ! au galop !... L'air froid des gorges est bon après ces ardeurs de la fête... Le vent glacé de la nuit tombe sur mon front brûlant comme un bandeau mystérieux. Au

galop ! au galop ! Suis-je seule ? Quel est ce bruit ?... Un cavalier me rejoint... Il est jeune, il est beau... Un visage pâle et fier comme celui de Mario... Il prend ma main... il m'aime !...

Alma éclata de rire.

— Quoi ! dit-elle, tes rêves sont si longs que cela, ma sœur ?

Régina tressaillit comme une personne qui s'éveille.

Elle voulut répondre, mais sa bouche resta ouverte, et ses yeux se fixèrent sur une femme qui était debout, immobile, à quelques cents pas de là, sur la dent d'un rocher.

Cette femme semblait de son côté contempler curieusement les deux jeunes filles.

Elle était grande, mais sa tête s'inclinait sur son épaule avec une sorte de fatigue ; de longs cheveux noirs, parmi lesquels couraient quelques fils d'argent, tombaient autour de

ses joues amaigries; ses yeux étaient grands et profondément caves.

La vue de cette femme paraissait produire sur Régina une impression pénible : Alma ne la voyait pas.

L'inconnue, cependant, ne bougeait point; elle était vêtue d'une façon étrange comme sa personne elle-même. Sur sa robe de couleur grise, un manteau, dont le temps et les intempéries de l'air avaient complètement effacé la nuance, se drapait. Son chapeau rond était dans le même cas, de telle sorte que, debout et immobile comme elle était sur la pointe du roc, cette femme semblait se confondre avec les brumes grisâtres qui servaient de fond au tableau.

Cette femme était belle encore, malgré les ravages que les années, la misère ou quelque grande douleur avaient opérés parmi ses traits. De loin, son attitude affaissée lui donnait les apparences de la vieillesse, mais à la consi-

dérer attentivement et de plus près, on voyait qu'elle ne devait pas avoir plus de trente-cinq à trente-six ans.

Ses grands yeux noirs enfoncés dans leurs orbites avaient une expression de profonde tristesse. Il en était de même de sa bouche abaissée par la douleur et de toutes les lignes de son visage.

L'inconnue contemplait donc les deux jeunes filles. Ses yeux attendris allaient de l'une à l'autre. Une sorte de doute et de perplexité flottait dans l'expression de sa figure. Mais chaque fois que son regard plein d'amour s'arrêtait sur Régina, il y restait plus longtemps attaché. On eût dit alors que l'âme de la pauvre femme allait quitter son enveloppe, et s'élancer vers la jeune fille.

Alma continuait de rire. Régina lui saisit tout à coup le bras et le serra fortement.

— La femme noire! murmura-t-elle.

On devinait dans l'accent de sa voix comme une superstitieuse terreur.

Alma tourna les yeux vers le rocher, mais loin d'être épouvantée comme sa sœur à l'aspect de l'inconnue, elle ne sentit qu'un généreux mouvement de compassion.

— Est-ce que tu as peur de cette pauvre femme? demanda-t-elle.

— Je n'ai jamais peur, répondit sèchement Régina.

Puis, se reprenant, elle ajouta d'un ton qui démentait ses paroles :

— Mais... je ne sais... cette créature bizarre se rencontre trop souvent sur mon chemin !... Je ne l'aime pas.

— Vois donc comme elle te regarde avec bonté !

— Cette bonté me déplaît ; ce n'est pas la première fois que je la rencontre. Je l'ai vue souvent bien loin d'ici, et chaque fois que je

l'ai rencontrée, ses yeux m'ont suivie avec une telle persistance...

Elle s'interrompt.

— Eh bien ! oui, reprit-elle en frappant du pied, j'ai peur de cette femme !

— Elle a beaucoup souffert, dit Alma, cela se voit.

— Écoute, répliqua Régina à voix basse. Un des hommes de la bande d'Andrea Vitelli, natif de Spolette, prétend reconnaître cette femme ; il assure l'avoir vue jadis, jeune, belle et riche ; mais en calculant les années, il dit que sa tête s'y perd... C'est peut-être une sorcière qui prend tantôt la forme d'une jeune fille, tantôt celle d'une vieille femme.

— Folle !... c'est plutôt quelque pauvre malheureuse vivant d'aumônes...

— C'est possible, dit sèchement Régina, mais elle nous regarde... elle nous regarde... Si elle nous jetait un sort !...

— Comment, toi si brave ?...

L'amazone se leva brusquement.

— Viens ! dit-elle.

— Pas avant d'avoir fait l'aumône à cette pauvre créature, répondit Alma qui se leva à son tour.

Régina la regarda avec étonnement.

— Quoi ! dit-elle, tu oserais ?...

Elle était vaillante comme un homme contre le danger physique, mais le péril surnaturel l'épouvantait.

Chez Alma c'était tout le contraire.

Alma se prit à sourire.

— Oh ! insista l'amazone, n'y va pas ! n'y va pas !... Il t'arriverait malheur...

— S'il m'arrive malheur, répondit doucement Alma, je n'aurai pas la cruauté de l'attribuer à cette pauvre femme.

Malgré les prières et les conjurations de Régina, elle se dirigea d'un pas tranquille vers le rocher où se tenait debout, dans une attitude mélancolique, la femme aux vêtements noirs.

CHAPITRE DEUXIÈME.

MARIO VITELLI.

Alma, au grand effroi de sa compagne, gravit le rocher et s'approcha de la femme noire. On appelait ainsi déjà dans le village la pauvre femme, qui rôdait depuis une ou deux semaines autour des tentes du camp Vitelli. Cette dernière vit approcher la jeune fille avec une joie évidente : un sourire étrange éclaira son visage.

Alma prit dans son aumônière une pièce d'argent, et la présenta à l'inconnue.

— Tenez, pauvre femme ! lui dit-elle avec un rayon de joie pure sur le front.

La femme noire prit la pièce d'argent, mais en même temps elle retint dans sa main la main de la jeune fille, et la regarda longtemps avec une expression d'amour mêlé de doute et d'anxiété. Alma fut d'abord un peu effrayée ; mais le regard de la pauvre femme était si doux qu'il la rassura et lui causa même une émotion singulière, dont elle s'étonnait au fond du cœur.

Les lèvres de la femme noire remuaient lentement, et Alma crut l'entendre prononcer ces paroles, qui, pour elle, n'avaient point de sens :

— Laquelle ? mon Dieu ! laquelle des deux ?...

Au bout de quelques secondes, elle porta la main d'Alma à ses lèvres, la baisa et dit :

— Merci, mon bel ange ! je garderai cette pièce de monnaie comme un cher souvenir de vous.

Puis elle lâcha la main de la jeune fille, qui rejoignit sa compagne en courant.

— Que t'a-t-elle donc dit ? s'écria Régina quand Alma fut revenue.

— Elle m'a remerciée de mon offrande.

— Mais elle t'a pris la main, et je crois qu'elle l'a touchée de ses lèvres.

— Elle m'a baisé la main par bonté de cœur.

Régina s'éloigna instinctivement.

— Un maléfice est bien vite jeté, murmura-t-elle ; quant à moi, que Mario vienne ou ne vienne pas, je ne l'attends plus. Vois donc !... elle me regarde encore !...

— Va, dit Alma ; moi, je reste.

Régina jeta sur elle un coup d'œil vif et perçant.

— Ah !... dit-elle, tu restes ?

Elle demeura un instant pensive.

— Tu restes, répéta-t-elle, comme si un soupçon eût alors traversé son esprit. Non !... non !... cela est impossible !... nous allons bien voir !

Puis se tournant aussitôt vers son cheval :

— Fuoco ! dit-elle d'une voix sèche et claire...

Le petit cheval vint en hennissant et en trottant sur l'herbe.

— Monte en croupe ! dit alors Régina à sa sœur.

Mais Alma la regardait effrayée.

— Monte ! répéta l'amazone, dont l'accent devenait impérieux , malgré le sourire enjoué qu'elle gardait à la lèvre.

— Je n'ose pas, répondit la pauvre Alma sérieusement épouvantée.

— Quand on n'a pas peur des sorcières, on peut bien monter à cheval, dit l'amazone d'un air moqueur.

Et elle saisit au même instant Alma entre ses bras, l'enleva de terre avec une vigueur qu'on n'aurait assurément pas soupçonnée chez elle, et la posa sur la croupe du cheval. Alma tremblait; Régina sauta en selle et fouetta son cheval qui partit au galop.

Alma, ne pouvant plus descendre, noua ses deux bras à la taille de Régina, qui riait aux éclats et stimulait le cheval de la cravache et du talon pour le faire redoubler de vitesse.

— Oh! Nina, dit Alma en donnant à sa compagne son plus doux nom, arrête! arrête!... je t'en supplie!

— Je veux te mener ainsi jusqu'au fort, répondit l'amazone.

Pendant ce temps la femme noire, debout sur la pointe du rocher, suivait des yeux cette scène folâtre qui pouvait finir par une catastrophe.

Et machinalement elle murmurait, comme

on répète ces refrains qui tyrannisent la mémoire :

— Laquelle des deux? mon Dieu!... laquelle?...

Quand le cheval eut emporté les deux jeunes filles hors du petit vallon que nous avons décrit, et qu'elles eurent disparu dans le chemin frayé qui s'enroulait aux flancs de la montagne, la femme noire se mit à genoux sur le rocher et pria.

Cependant le petit cheval, excité par les coups de l'amazone et les cris de frayeur d'Alma, galopait ventre à terre. Régina voulut enfin modérer son ardeur, mais elle s'aperçut qu'il n'obéissait plus au mors... Il avait pris l'extrême lisière du chemin et galopait, rapide comme un tourbillon.

L'abîme était là, béant, à un demi-pied des deux jeunes filles : Régina pâlit.

Alma ferma les yeux et recommanda son âme à Dieu.

Le cheval allait toujours.

A ce moment, un grand jeune homme d'une vingtaine d'années parut à l'angle du chemin. Il marchait indolemment, le mousquet sur l'épaule, en chantant un air des montagnes.

A l'aspect du danger que couraient les deux jeunes filles, il poussa un cri, jeta son mousquet de côté, et se posta sur l'extrême bord du chemin pour attendre le passage du cheval.

L'animal se détourna un peu, mais pas assez vite pour que le jeune homme ne pût le saisir à la gourmette d'une main ferme et hardie. Il courut encore quelques pas, forçant ainsi son dompteur à courir avec lui; mais il s'arrêta bientôt, subjugué par cette volonté plus forte que la sienne.

— Ah! Mario! s'écria la pauvre Alma, vous nous avez sauvé la vie!

Il n'avait pas eu encore un regard pour Régina.

Mario la prit doucement dans ses bras, et la porta sur un tertre couvert d'herbes au bord du chemin.

Régina suivait d'un regard étrange cette scène où la tendresse de Mario pour Alma se peignait dans tous ses gestes, dans les accents de sa voix, dans sa physionomie et son attitude, à son insu même et malgré lui.

Elle souffrait.

— Et vous, Régina ? dit enfin Mario.

— Moi ? répliqua l'amazone avec amertume ; songe-t-on à moi , cousin Mario ?... Moi, je n'ai pas peur ; moi, je trouve mauvais qu'on prenne la peine d'arrêter mon cheval.

— Ah !... fit le jeune homme étonné.

— Ne dirait-on pas, s'écria Régina en colère, que j'ai besoin d'aide pour conduire Fuoco sur le bord d'un torrent ?... Vous êtes un maladroit, monsieur mon cousin Mario Vitelli... Les cris ridicules de cette petite

vous ont fait manquer aux égards que vous me devez !...

— Ah ! fit encore Mario, qui salua.

Puis prenant la main de Régina et la baisant, il ajouta gaiement :

— Surtout ne me demandez pas raison, cousine, car vous êtes plutôt un vaillant petit homme qu'une demoiselle.

Quoique Mario Vitelli eût prononcé ces mots avec l'accent d'une véritable cordialité, l'amazone en fut piquée. Pour dissimuler son dépit, elle éperonna son cheval et le malmena comme le cavalier le plus endurci, ne s'inquiétant ni de l'écume qui blanchissait sa gourmette, ni de la sueur qui ruisselait sur tout son corps.

Cependant Mario avait ramassé son mousquet ; il le jeta sur son épaule gauche, et offrit le bras droit à Alma, qui s'y appuya d'un air de joie affectueuse.

Mario affecta d'abord de mettre Régina en

tiers dans la conversation, mais Régina boudait et se tenait à l'écart. Mario finit par la laisser aux prises avec Fuoco, qui entraînait en méchante humeur, et se donna tout entier à Alma.

Régina les suivait l'air inquiet et soucieux.

Nous avons oublié de dire que Mario Vitelli était un beau cavalier de haute taille et d'une carrure remarquable par sa force et son élégance. Il avait une petite moustache noire, à demi relevée à la manière du temps, qui estompait le dessus de sa lèvre comme l'ombre d'un tableau flamand. C'était une physionomie franche, joyeuse, délibérée. Il marchait ordinairement avec l'indolente insouciance, l'air de flânerie particuliers à la jeunesse et à la force. Mais en ce moment cette vague désinvolture avait complètement disparu, tant avaient sur lui de pouvoir le contact, la vue et la conversation d'Alma.

Plusieurs fois, durant la route, Régina se pencha doucement, allongeant la tête entre les deux oreilles de Fuoco, afin de saisir quelque mot de cet intime chuchotement; mais toujours le sabot du cheval, sonnant contre les cailloux, couvrait la voix d'Alma et de Mario. Régina était pâle et ses lèvres tremblaient.

Une circonstance nouvelle vint encore augmenter sa sourde fureur. Durant cette conversation qu'elle ne pouvait entendre, il y eut un moment où les profils d'Alma et de Mario se découpèrent nettement; leurs regards se rencontrèrent et se reposèrent un moment l'un sur l'autre, comme deux amis qui se passent la main autour du cou et s'appuient épaule contre épaule.

Régina, courbée sur la crinière de son cheval, saisit au passage cet enlacement de l'âme. Elle se redressa brusquement, comme si un scorpion l'eût blessée au talon.

— Oh ! fit-elle en elle-même, ils s'aiment !

Et le cœur lui manqua, pauvre fille ! car cette course fantastique, au sortir des fêtes de Spolète, cette course à deux dans la montagne, la nuit, ce n'était pas un rêve !

Sans mot dire, elle sangla trois ou quatre coups de cravache à son cheval, d'une main si nerveuse et si puissante, que l'animal fatigué bondit en avant, et, quoique le chemin montât, il prit un galop de plaine.

Mario et Alma se retournèrent, mais Régina était déjà loin. Elle disparut bientôt, laissant derrière elle les deux jeunes gens inquiets et surpris.

Chemin faisant, l'amazone, courbée sur son cheval, les lèvres serrées, les yeux fixes, répétait tout bas :

— Ils s'aiment ! ils s'aiment !... Et moi qui jamais jusqu'à ce jour n'avais rien soupçonné !... Oh ! Alma ! Alma !

Il y avait dans l'éclair de ses yeux et dans l'accent saccadé de sa voix de furieuses menaces de vengeance.

Elle arriva bientôt au sommet de la montagne ; mais au lieu de traverser le camp, elle fit le tour du plateau et rentra dans le fort par une porte de derrière. Dès qu'elle eut mis pied à terre et jeté la bride de son cheval à un palefrenier, elle gagna les habitations, et entra dans une espèce de salle d'armes située au rez-de-chaussée. Andrea Vitelli recevait en ce moment les chefs subalternes qui venaient plusieurs fois le jour prendre ses ordres ou lui donner le résultat des rondes et des explorations dans les montagnes.

Andrea était assis dans un grand fauteuil de chêne sculpté à côté d'une table où l'on voyait la configuration en relief de la chaîne des Apennins et des pays environnants. Ses yeux étaient fixés sur un point voisin de

Spolette sur lequel il avait piqué un stylet en guise d'épingle.

Quand Régina entra, Andrea Vitelli releva son front soucieux.

Ce n'était plus le jeune homme railleur, insouciant et hardi, que nous avons vu au début de ce récit. Quinze ans de plus l'avaient changé; il venait d'atteindre sa quarantième année. Ses cheveux noirs commençaient à grisonner aux tempes. Il avait toujours cette maigreur vigoureuse et ce teint bronzé que lui avaient donnés de bonne heure la vie active des partisans et l'air vif des montagnes, mais des rides nombreuses se pressaient sur son front. Ses sourcils plus épais donnaient une dureté particulière à son regard, naturellement hardi, et que l'habitude du commandement rendait fixe et fier.

Andrea Vitelli releva la tête d'un air distrait, et fit à la jeune fille un petit signe affectueux. Il reprit ensuite sa première attitude.

Régina s'approcha d'abord de cinq ou six grands chiens des Abruzzes qui dormaient pêle-mêle sur une natte au soleil, et les caressa. Elle gagna ensuite la table et se mit à considérer la carte, puis elle se rapprocha insensiblement d'Andrea, se glissa tout près de lui et finit par s'appuyer d'un air câlin sur son épaule en disant :

— Qu'est-ce que vous faites donc là, cher seigneur ?

— Tu le vois bien, j'étudie, répondit Andrea.

— Tiens, qu'est-ce que c'est donc que cet endroit sur lequel vous avez piqué ce stylet ?

— C'est un château voisin de Spolette, répondit-il en fronçant ses grands sourcils.

— Un château appartenant au comte Hercule ?

— Oui.

— Je croyais que, grâce à vous, cher oncle

et seigneur, le comte Hercule n'avait plus de châteaux.

— C'est le dernier, dit Andrea d'une voix sourde. Mais que viens-tu faire ici ? Pourquoi n'es-tu pas avec Alma ?

— Oh ! dit-elle, je n'ai pas voulu les déranger...

— Déranger qui ?

— Alma et mon noble cousin Mario.

— Que faisaient-ils ?

— Ils marchaient ensemble, côte à côte, bras dessus, bras dessous, et se parlaient si bas que je ne pouvais les entendre.

— Ah ! fit Andrea, qui dressa l'oreille.

— Et puis, reprit Régina, ils se regardaient d'un air si doux... mais si doux !... Adieu, cher oncle et seigneur !

Elle s'enfuit avec la légèreté de la guêpe qui laisse l'aiguillon dans la plaie. Elle n'ignorait pas qu'Alma ne pouvait devenir la femme de Mario du consentement d'Andrea. En

effet , quoique Régina ne connût point le secret de sa naissance, elle savait vaguement que le nom de nièce donné par Andrea Vitelli à Alma n'était qu'un jeu ou une caresse. Elle seule, Regina Vitelli, était la vraie nièce du chef, la fille de cette chère et malheureuse sœur, morte à la fleur de l'âge quinze ans auparavant.

Elle ignorait le nom de son père.

Mais elle savait encore qu'Alma Vitelli, bien qu'on l'aimât pour son angélique beauté, bien qu'elle-même, Régina, l'appelât sa sœur, était en réalité la fille du comte Ercole Vitelli, le mortel ennemi d'Andrea.

Régina ne s'inquiétait pas de savoir comment elle était venue dans la montagne. Elle savait qu'Alma avait été enlevée à son père dès l'âge le plus tendre, sans doute avec des idées de cruelle vengeance ; mais jamais Andrea n'avait eu le courage de la sacrifier. Elle était si douce, si bonne, si affectueuse, que

le chef s'y était insensiblement attaché, et l'avait élevée avec le même soin que Régina.

Plusieurs fois Andrea avait pris la résolution de renvoyer cette pauvre enfant à son père ; mais tel était le charme qu'elle exerçait sur la maison, qu'il aurait craint en l'éloignant d'éloigner son bon ange.

Néanmoins de cette tolérance à donner Alma pour épouse à Mario, il y avait un abîme. Andrea n'eût jamais consenti à marier son propre fils avec la fille de l'homme qu'il exécrait le plus au monde et qu'il avait de si légitimes sujets de haïr.

Régina, comme on le voit, n'était pas seulement un hardi cavalier, elle avait aussi quelques dispositions pour l'art diplomatique. C'était un coup adroitement porté, que de faire partager à Andrea le soupçon qui venait de naître en elle.

Elle avait réussi le mieux du monde : Andrea se doutait déjà peut-être de cet amour

naissant. Il fut d'autant mieux disposé à accueillir des révélations nouvelles.

Quand Régina fut sortie, il se mit à marcher de long en large avec impatience, chassant d'un coup de pied les chiens qui se trouvaient sur son passage.

— Il faut qu'elle parte ! murmura-t-il. Cette enfant prend ici sur chacun un tel empire que je ne suis plus maître moi-même... Je crois que je suis le plus faible de tous... Je l'aime...

Il frappa du pied avec impatience , puis sa figure se couvrit de tristesse.

— Ma sœur !... ma sœur !... prononça-t-il à voix basse , ta mort ne m'a pas laissé le droit de pardonner... Je t'ai promis vengeance... et l'on tient ces promesses faites aux gens aimés qui vont mourir... Mais tant que cette enfant est ici , je sens qu'une puissance inconnue enchaîne mon bras et amollit mes résolutions. Il faut qu'elle parte !

Au moment où Andrea Vitelli achevait de

prendre cette résolution , un chef subalterne des postes avancés entra , encore couvert de la poussière du chemin.

— Que veux-tu, Cosimo ? dit Andrea.

— Seigneur , répondit le chef, nous avons arrêté à deux lieues d'ici une vieille femme voyageant sur sa mule ; elle désire vous parler.

— Me parler?...

— Oui, elle déclare se nommer Mercedès.

— Mercedès ! s'écria Andrea. Encore cette misérable créature qui vient pour la seconde foi défier ma justice !...

— Qu'en faut-il faire ? dit Cosimo.

— Amène-la, répondit Andrea Balbi.

Et il croisa les bras sur sa poitrine et attendit.

CHAPITRE TROISIÈME.

III

LE GUIDE.

La duègne Mercedès ne venait point de Spolette. Elle avait quitté le matin même un magnifique château situé non loin de Narcia, village voisin des montagnes. Ce château, dont nous aurons occasion de parler plus tard, était le dernier des domaines du vieux

prince de Monteleone, hérités par Hercule Vitelli. C'est sur le point de la carte figurant ce château qu'Andrea Vitelli avait piqué un stylet en guise d'épingle.

Mercedès était partie le matin de ce domaine. Elle était montée sur une mule et n'avait pour tout bagage qu'un large parasol de couleur sombre destiné à la garantir du soleil.

Un paysan qu'elle avait décidé à prix d'or à venir avec elle pour lui servir de guide l'accompagnait monté sur un âne de très-petite espèce. Mais au lieu de marcher en avant ainsi que le font en général les guides, il trottait prudemment à une cinquantaine de pas en arrière et se contentait d'indiquer le chemin en criant de toute sa force :

— Allez tout droit ! — Prenez à droite !
Prenez à gauche !

Ce brave avait nom Cocomero et jouissait d'une considération distinguée au bourg de

Narcia, où sa femme Giovane lui avait donné tant et plus d'enfants.

Mais bientôt le chemin frayé devint un sentier qui à son tour se perdit dans l'herbe, les bruyères ou les rochers. On approchait des montagnes, et déjà les premiers mamelons barraient la route aux voyageurs, les tertres devenaient des monticules, les monticules des collines aux flancs abrupts. Tantôt il fallait traverser des eaux torrentielles, tantôt se frayer un chemin à travers les genêts et les sapins. D'autres fois on apercevait, entre deux échappées d'arbres ou de rochers, des gorges d'une effrayante profondeur ou des pans de montagne d'une hauteur immense.

Le prudent Cocomero n'avancait plus qu'avec peine, et quoiqu'il fit une chaleur extrême, ses dents claquaient comme s'il eût gelé à dix degrés.

A chaque incertitude touchant la direction à suivre, Mercedès était obligée d'arrêter sa

mule et de crier pour demander une indication.

Alors, elle entendait la voix affaiblie de Cocomero qui répondait en sanglotant :

— Allez à droite !

Ou bien :

— Prenez à gauche !

La frayeur du pauvre diable devint si forte qu'il déclara ne plus savoir le chemin et ne pas vouloir faire un pas de plus. Mercedès s'imagina, pour le forcer à continuer sa route, de lui promettre une copieuse volée de coups à son retour ; mais cette menace ne produisant aucun effet et ne suffisant pas à réveiller le courage du malheureux guide, Mercedès fut obligée de lui promettre dix piastres s'il voulait la conduire jusqu'au premier poste des bandes libres.

Cocomero aimait les piastres. La cupidité fit ce que la crainte des coups de bâton n'avait pu faire. Le guide se décida en rechignant à

la conduire jusqu'à un endroit d'où il lui serait facile de gagner seule le poste avancé.

On se remit en route. Mercedès était loin de partager les craintes de son compagnon, quoiqu'elle ne fût pas complètement rassurée sur les suites de son expédition.

Ce n'était pas la première fois qu'elle pénétrait dans ces terribles montagnes. Elle y était venue déjà quatorze ans auparavant redemander à Andrea la fille du comte Hercule. Elle avait offert des trésors; Andrea, mesurant le désespoir de son ennemi à la grandeur de ses offres, ne s'était point laissé fléchir. Alors Mercedès, comme le Parthe qui tue en fuyant, avait laissé au cœur d'Andrea une erreur qui devait devenir la source de bien des larmes. Penchée sur les deux berceaux, elle avait prodigué ses caresses à la fille de la Lucrezia Mammone, laissant ainsi croire à Andrea que cette enfant qu'on nommait Alma était la fille légitime du comte de Spolette.

Ceci était convenu d'ailleurs avec Hercule, qui aimait passionnément sa fille.

Hercule avait dit :

— S'il ne veut pas me la rendre, qu'elle soit heureuse, au moins, et qu'elle ait la meilleure place dans la maison de mon ennemi.

Ce calcul devait parfaitement réussir.

L'erreur était établie.

Les années s'écoulèrent sans que rien vint dissiper cette erreur ; Régina fut élevée comme la nièce d'Andrea, tandis qu'Alma, dont elle tenait la place, passa pour la fille de l'ennemi, et ne dut qu'à son âme angélique la neutralité qu'Andrea observa d'abord à son égard.

A la longue, cette bonté charmante et gracieuse de la belle jeune fille avait fait sur le cœur du chef une impression de plus en plus marquée. Il avait fini par l'aimer presque autant que la brillante Régina, qu'il croyait la fille de sa sœur.

La duègne, nous l'avons dit, connaissait déjà les montagnes, mais Cocomero les connaissait aussi, et il savait qu'elles étaient pleines de dangers pour les paysans. Plusieurs hommes de son village, qui s'étaient aventurés dans les Apennins, avaient si bien disparu que leurs femmes n'avaient jamais ouï reparler d'eux. Comme ils n'étaient pas revenus, on les regardait pour morts, sans pouvoir décider qui les avait mis à mal, des brigands ou des loups.

Cocomero n'avait nulle vocation pour ce misérable sort.

Il marchait le plus loin possible de sa cliente et jetait parfois en arrière, vers la douce plaine peuplée d'animaux et de laboureurs, des regards de regret. Mais la plaine finit par disparaître complètement. On était au milieu des gorges tortueuses. Partout la solitude amère étalait ses sauvages magnificences. On ne voyait plus que rochers entas-

sés, abîmes noirs et profonds, hauts sapins, ronces, cailloux, bruyères et torrents. Des oiseaux de proie volaient parfois d'une roche à l'autre et jetaient, dans le silence du désert, leurs cris rauques, pareils aux glapissements des renards et aux miaulements des chats sauvages.

La mule et l'âne semblaient aussi n'avancer qu'à regret ; l'âne, en particulier, faisait entendre de tristes braiments, que l'écho des rochers répétait avec des intonations railleuses, et qui devaient faire dresser l'oreille des loups dans les noires forêts de sapins.

On arriva enfin au sommet d'une petite éminence où Cocomero s'arrêta tout net, en déclarant qu'il ne ferait point un seul pas de plus, quand bien même Mercedès lui donnerait assez d'or pour acheter tout le comté. En conséquence il engagea la duègne à recommander son âme à Dieu, lui dit de suivre tout

droit, toujours tout droit, lui souhaita un bon voyage et tourna bride en talonnant furieusement son baudet.

L'animal prit le galop, mais il n'avait pas fait dix pas dans sa direction nouvelle, que six canons de mousquet, qui brillaient comme de l'argent au soleil, s'abaissèrent horizontalement sur une roche qui barrait le chemin et se dirigèrent avec un merveilleux ensemble sur la poitrine du paysan.

L'âne s'arrêta net, et l'infortuné Cocomero, ouvrant la bouche et écartant les bras, resta aussi immobile sur son âne que la femme de Loth, lorsqu'elle fut changée en statue de sel.

Mentalement il demandait secours à son saint patron Francesco, Luigi ou Bartholomeo; mais les saints de la plaine ne valent rien sur la montagne. Enfin, retrouvant la parole :

— Grâce ! seigneurs bandits ! s'écria-t-il

en joignant les mains et en essayant même de se mettre à genoux sur son âne.

Les hommes se levèrent. Ils étaient six, plus un chef. Le chef se nommait Cosimo, il avait à son feutre une plume d'une hauteur extraordinaire, un grand nez et une rapière d'une longueur plus démesurée encore.

— Que vient faire ici cet espion ? dit-il.

— Espion, moi, seigneur ! s'écria Cocomero qui se sentait la corde au cou ; santa Maria ! quelle erreur ! demandez plutôt à cette révérende dame.

Mercedès, au lieu de fuir, s'était approchée : les bandits virent bien à son air calme qu'elle n'était pas venue aux montagnes sans intention.

— Femme, dit Cosimo, que veux-tu ? Et pourquoi es-tu montée jusqu'ici ?

— Je suis venue pour voir ton chef Andrea Vitelli, répondit-elle d'une voix ferme.

— C'est bien, grommela Cosimo ; si c'est

une ruse, ma commère, tu n'échapperas pas, car nous te conduirons nous-mêmes !

— Marchons, dit-elle, je vous attends !

— Et moi, seigneur bandit, s'écria Cocomero, et moi, ne me laisserez-vous pas en aller ? Je n'ai plus rien à faire ici, je vous assure ; j'ai rempli une mission, permettez-moi de vous souhaiter un bon voyage, et d'aller en bas prier la madone pour Vos Seigneuries.

— Allons ! descends ! commanda lestement Cosimo en poussant le paysan à bas de son âne.

— Comment, vous me prenez mon âne ? s'écria Cocomero désolé. Mon pauvre âne ! Si vous saviez, seigneur bandit, comme j'aime mon âne !... O mon âne ! mon cher âne ! et avec quoi donc vais-je retourner à mon village ?...

Cocomero s'arrachait les cheveux.

Un bandit s'approcha de lui et lui lia tran-

quillement les poignets. Ce bandit, méchant et farceur, attacha l'autre bout de la corde à la queue de l'âne.

— Grand Dieu ! s'écria le malheureux Cocomero, je vois bien que je suis perdu ! Oh ! laissez-moi ! laissez-moi, seigneurs brigands ! Ah ! ma femme et mes enfants ! Que dira Giovane, ma chère femme ?

— Sois tranquille, répondit un des brigands qui se nommait Torvocchiale ; est-elle gentille, ta femme ?

— Ah ! seigneur, belle comme la madone de Notre-Dame de Marcia !

— Eh bien ! alors tu peux te rassurer, elle ne manquera pas de consolateurs.

Cocomero trouva la plaisanterie pitoyable, mais il n'en dit point son avis au féroce Torvocchiale.

Cependant Cosimo enfourcha imperturbablement l'âne, sans s'inquiéter de l'effet prodigieux que produisaient ses longues jambes,

dont l'extrémité touchait presque jusqu'à terre ; puis, éperonnant sa monture, il dit :

— En route !

L'âne se prit à trotter, forçant Cocomero, beaucoup moins bien partagé que Cosimo sous le rapport des jambes, à trotter aussi. Le malheureux se demandait chemin faisant s'il serait jamais Dieu possible que sa chère femme Giovane se laissât consoler par quelque voisin. Son imagination passait alors en revue tous les coqs du village, et finalement il en arrivait à s'avouer qu'il n'y en avait pas un qui le valût, lui, Cocomero, tant au physique qu'au moral.

L'escorte marchait bon train, et en moins de deux heures elle arriva au fort.

Là, notre Cocomero fut détaché de l'âne et poussé à l'écurie, où il devait augmenter le nombre des valets chargés des gros ouvrages du fort, après avoir reçu des bandits, qui se promenaient fièrement dans le préau, une

vingtaine de coups de pied au derrière.

Pendant ce temps, Cosimo était allé avertir Andrea de l'arrivée de Mercedès.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

LE DÉPART.

Mercedès fut introduite dans le cabinet des armes d'Andrea Vitelli. Un rayon de soleil traversant cette salle frappait sur des trophées de chasse et de guerre. Le cuivre et le fer étincelaient dans l'ombre et se renvoyaient des reflets sévères.

La duègne trembla en entrant.

Andrea la regarda fixement.

En revoyant, après quatorze ans, cette créature contre laquelle il avait depuis l'enfance de si légitimes sujets de haine, il sentit bouillir son sang, et le rouge lui monta au front.

— Que viens-tu faire ici ? dit-il d'une voix qui fit trembler la duègne.

Les lèvres de Mercedès devinrent blêmes. Elle ressemblait à ces visages étranges qui se découpent sur les fonds noirs de l'école espagnole.

La parole lui manqua.

Elle leva enfin les yeux sur Andrea, ce qu'elle n'avait point encore osé faire, et fut étonnée du peu de changements que le temps avait produits sur sa personne. Il paraissait encore souple et vigoureux comme un jeune homme. On voyait seulement à ses tempes quelques mèches grisonnantes, et son teint s'était recouvert d'un bronze plus foncé.

— Je suis le maître ici ! dit encore Andrea.

— Je le sais, répliqua Mercedès d'une voix altérée.

— Voici la seconde fois que tu viens me défier jusque dans ces montagnes , reprit Andrea.

— C'est vrai, répondit la duègne.

Puis elle ajouta en tremblant :

— Hélas ! seigneur, pardonnez-moi ! je ne viens pas ici de mon plein gré ; j'obéis...

— Eh bien ! dis donc le motif qui t'amène.

— Je viens de la part du prince Hercule de Monteleone.

A ce nom le visage d'Andrea Vitelli devint si menaçant , que Mercedès n'osa point continuer.

Andrea passa la main sur son front.

— Continue ! dit-il.

— Le prince est vieux, reprit Mercedès en hésitant ; il est faible et épuisé. Il ne peut

plus porter le poids de ses malheurs... Il vous demande grâce, seigneur Andrea. Ah ! si vous le voyiez maintenant ! c'est un pauvre malheureux, malgré ses titres et sa fortune... Songez à sa femme morte !... Morte, la pauvre femme, morte de chagrin d'avoir perdu sa fille enlevée par vous !

— La Lucrezia Mammone est morte aussi ! dit Andrea d'une voix sourde.

La duègne se tut.

— Parle, dit Andrea, je veux t'entendre jusqu'au bout.

— Le prince a tout perdu par vous, reprit-elle, tout !... jusqu'à son courage... Il sait bien que vous avez une puissance au-dessus de la puissance des hommes... il sait bien que les portes de fer et les murailles de granit ne peuvent point arrêter votre marche. Ne vous a-t-il pas vu, vous et votre fantôme, muet, railleur, appuyé sur votre épée nue, jusque derrière les draperies de son alcôve ?

Andrea se prit à sourire.

— Le prince demande grâce, poursuit la duègne. Oh ! si vous saviez ! C'est plus de souffrance qu'un homme n'en peut porter !.. Ses châteaux incendiés, ses moissons ravagées, l'herbe qui croît dans la cour de son palais, l'insulte qui l'atteint en public, la désertion de ses amis, n'est-ce pas trop, seigneur ?

— Ce n'est pas assez ! dit Andrea froidement.

La duègne couvrit son visage de ses mains, et Andrea reprit :

— Tu ne me dis pas dans quel but tu es venue ?

— Ah ! seigneur ! seigneur ! s'écria Mercedès en joignant les mains, ne refusez pas !.. C'est le dernier espoir d'un vieillard ! Il demande que vous lui rendiez sa fille.

— Sa fille !... interrompit Andrea , qui sembla réfléchir.

La duègne crut sa cause perdue, et voulut tenter un dernier effort.

— Il payerait cette faveur au prix de la moitié de ce qui lui reste, dit-elle.

Andrea redressa sa haute taille et secoua la tête avec dédain.

— Je ne veux rien de cet homme ! dit-il.

— Hélas ! fit la duègne devinant un refus.

Mais Andrea l'interrompit.

— Je consens à lui rendre sa fille, prononça-t-il du même ton froid et sévère.

Mercedès faillit tomber à la renverse, tant elle eut d'étonnement et de joie.

— Tu vas lui ramener son enfant, poursuivit Andrea, mais tu lui diras en même temps que tout n'est pas fini entre nous.

La duègne perdit son sourire.

— Entre lui et moi, c'est jusqu'à la mort ! acheva le chef.

La tête pâle de Mercedès s'inclina sous cette nouvelle menace. Elle n'avait rien à

répondre ; ses lèvres remuèrent sans produire aucun son.

Andrea s'était levé et avait donné ordre à un serviteur de lui amener Alma.

La jeune fille entra toute joyeuse ; mais elle vit Mercedès, et le visage de cette femme lui inspira un secret effroi.

Andrea tourmentait le manche de son poignard ; il lui en coûtait de dire à la pauvre Alma qu'elle devait abandonner la montagne.

Alma était la joie et la douceur de cette rude maison ; Alma était l'enfant chérie, la suave consolation, la tendresse.

Jusqu'à cette heure, le chef n'avait peut-être jamais su combien il aimait Alma. Mais maintenant il sentait brusquement son cœur : il l'aimait comme la plus aimée des filles.

Mais Régina, son orgueil, sa vraie fille !
Il fallait que Régina fût heureuse.

Et la présence d'Alma pouvait changer ce bonheur en désespoir.

Car Régina aimait Mario, et Mario n'avait plus de regards que pour Alma.

Andrea fit un effort.

— Mon enfant, dit-il d'une voix changée, vous allez nous quitter...

— Vous quitter !... s'écria la jeune fille en pâissant.

Andrea mit son visage dans sa main ; il ne savait que répondre.

Alma attendait une explication.

Pendant ce temps, Mercedès avait attentivement considéré la jeune fille.

— Ce n'est pas elle ! murmurait-elle ; c'est la fille de la morte !... Comment faire ?...

L'humeur sombre d'Andrea n'était pas de nature à l'encourager. Mais l'idée de ramener au prince Hercule une autre jeune fille que la sienne, lui donna le courage de la nécessité.

Tandis qu'Andrea fuyait les regards interrogateurs d'Alma, Mercedès s'approcha de lui.

— Seigneur, balbutia-t-elle, seigneur Andrea, êtes-vous sûr que ce soit la fille d'Ercole Vitelli ?

Andrea laissa tomber sur elle son œil fixe et froid.

— C'est toi-même qui me l'as dit il y a quatorze ans, répondit-il.

Le mensonge était vieux de quatorze ans : il portait ses fruits.

Mercedès, prise à son propre piège, demeura interdite : sa ruse retombait sur elle-même. Elle se voyait dans l'impossibilité de détromper Andrea, pour l'avoir trop bien trompé autrefois. Il eût été parfaitement inutile de contredire la supercherie par un aveu; Andrea n'aurait pas manqué de prendre l'aveu pour un nouveau mensonge.

La terreur que lui inspirait Andrea, plus

que tout autre motif, l'empêchait de parler.

Il ne lui restait plus qu'à tirer le meilleur parti possible de la situation, en emmenant Alma, puisqu'elle ne pouvait emmener Régina, la fille du prince de Monteleone.

C'était à tout le moins un otage.

Mercedès baissa donc la tête.

Andrea avait repris son attitude méditative et attristée.

La pauvre Alma, pâle et les larmes aux yeux, attendait toujours qu'Andrea lui expliquât cette résolution qui allait changer si brusquement son existence, et la séparer de tout ce qu'elle chérissait au monde.

Le chef releva enfin la tête.

— Mon enfant, répéta-t-il, vous allez nous quitter, il le faut; vous n'ignorez point d'ailleurs que vous êtes la fille du prince de Monteleone.

— On me l'avait dit, murmura la jeune fille.

— C'est la vérité, ma pauvre enfant !

— Ah ! dit Alma, qui laissa éclater ses sanglots, je n'ai point d'autre père que vous !

Le chef était ému jusqu'au fond du cœur.

— Enfant, murmura-t-il, tu es ma fille, en effet, car j'ai pour toi le cœur d'un père... mais je n'ai pas le droit de vous refuser à votre famille qui vous redemande...

Alma le regarda fixement comme si elle eût compris que c'était là un prétexte.

— Il fallait me rendre il y a quatorze ans, dit-elle tandis que ses pleurs coulaient avec abondance. Je ne me serais pas accoutumée à vivre ici, à vous voir sans cesse... à vous aimer!...

Elle s'arrêta, suffoquée par ses larmes.

Andrea sentit profondément la justesse de ce reproche, et quoique ce fût un homme depuis longtemps endurci contre les faiblesses de toute nature, il ne put combattre l'attendrissement qui le gagnait.

Il prit Alma par la taille et la baisa au front avec une sorte de passion.

— Mon enfant, dit-il en comprimant son émotion, c'est un devoir rigoureux que j'accomplis. Je me souviendrai toujours de vous, nous vous aimerons malgré l'absence, mais il faut partir...

Il s'interrompt.

Les années de l'enfance d'Alma passèrent devant ses yeux qui ne connaissaient plus les larmes ; c'était comme le bienfaisant génie de la joie domestique qu'il éloignait de son toit attristé.

Il le sentait ; pourtant il reprit en affermissant sa voix :

— Alma, avant même l'arrivée de cette femme, votre départ était chose résolue.

Mercedès dressa vivement l'oreille ; c'était un mystère nouveau, mais la duègne ne pouvait connaître ni deviner ce qui était sous les paroles d'Andrea.

Alma brisée ne pouvait plus que pleurer et pleurer encore.

— Au moins, murmura-t-elle, envoyez chercher ma sœur, que je lui fasse mes adieux !

Andrea fit appeler Régina, mais il fut impossible de la trouver.

Afin de laisser Andrea sous l'impression plus vive de ce qu'elle lui avait dit, elle avait, aussitôt son retour, emmené Mario faire une promenade aux environs du fort.

Ce fut pour Alma un surcroît d'affliction : elle aimait Régina comme une sœur.

Malgré ce qui s'était passé dans la matinée, son âme, ignorant la rancune, se serrait à la pensée de partir sans donner le baiser d'adieu à la compagne de sa jeunesse.

— Tous les malheurs m'accablent à la fois ! murmura-t-elle.

Andrea, impatient d'abrégier cette scène douloureuse, fit appeler Cosimo et lui dit :

— Tu conduiras ces deux *donne* sous bonne escorte jusqu'à la plaine.

— Je suis prêt, dit Cosimo.

— Allons, ma fille, reprit le chef, adieu !

Alma prit la main d'Andrea et la baisa en la mouillant de larmes. Puis, rouge et confuse, elle lui dit d'une voix étouffée par les sanglots :

— Vous ferez mes adieux à Régina!...

— Je les ferai, répondit Andrea.

— Et mes adieux aussi à Mario.

Andrea ne répondit point cette fois, il se tourna vers Mercedès.

— Maintenant, prononça-t-il d'un accent qui la fit tressaillir, dis à ton maître qu'il prépare son courage... Cette enfant que j'aimais était son bouclier; c'est maintenant seulement que la vengeance va commencer !

Mercedès courba en deux sa longue taille et ne répondit point.

— Venez, ma fille, dit-elle en prenant la main d'Alma.

Les pieds de celle-ci semblaient ne pouvoir se détacher du sol.

Mais Mercedès approcha sa bouche de l'oreille d'Alma et lui dit bien doucement :

— Votre père vous attend et vous aime.

Alma tressaillit.

Une fibre inconnue vibra au dedans d'elle-même.

Elle eut presque un sourire.

Elle suivit la duègne, et toutes deux sortirent accompagnées de Cosimo.

Andrea sentit son cœur se briser en voyant Alma s'éloigner ; c'était comme si une portion de lui-même se fût détachée de son être. Il se hâta de fermer la porte afin de cacher sa douleur.

Les hommes de l'escorte attendaient dans le préau.

Un incident grotesque vint mêler le rire à cette scène de larmes.

Le guide de Mercedès, le pauvre Coco-

mero, apparut soudain monté sur son âne. Cosimo, s'étant imaginé qu'Andrea le comprenait dans le nombre des personnes qui devaient être reconduites jusqu'à la plaine, lui avait restitué son âne et sa liberté.

Cocomero, ivre de joie, se démenait comme un possédé sur son baudet, faisant retentir l'air de cris joyeux.

— *E viva la libertà!* s'écriait-il; on ne dira pas que j'ai vendu mon âne pour boire! *E viva, e viva la libertà!* je vais revoir ma chère femme avant qu'aucun voisin ait pu la consoler! *E viva la libertà!* seigneurs bandits!

L'âne, partageant la joie de son maître, fit entendre un formidable braiment dont résonnèrent en même temps tous les échos de la forteresse.

Mercedès monta sur sa mule et prit Alma en croupe.

L'escorte, composée de six hommes et de

Cosimo, jeta le mousquet sur l'épaule gauche et se mit en route.

On traversa le camp. Alma pleurait toujours.

Les gens de la montagne n'eurent pas plutôt appris qu'Alma allait les quitter, que ce fut dans tout le camp un concert de plaintes et de lamentations. Les femmes, les vieillards et les enfants l'accompagnèrent jusqu'à l'extrémité du plateau. Les uns baisaient ses mains, les autres le bas de sa robe, d'autres même ses charmants petits pieds. Sans l'escorte, ces bonnes gens eussent mis la duègne en pièces et ramené Alma en triomphe.

En arrivant au bout du plateau, ils firent entendre un long adieu mêlé de larmes. Ils suivirent ensuite la jeune fille des yeux dans les détours de la montagne, agitant leurs mouchoirs, leurs bonnets et leurs bâtons, jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdue de vue.

L'affection de ces pauvres gens fut un sou-

lagement à la douleur d'Alma. Ses pleurs cessèrent de couler; les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, elle se laissa aller aux balancements de la mule, n'ayant plus en quelque sorte conscience de ce qu'elle ressentait.

Comme elle se donnait ainsi à l'inerte rêverie des cœurs lassés de souffrir, ses yeux furent frappés tout à coup par une apparition lointaine, une sorte de rêve, une silhouette bizarre qui courait et sautait sur les dents du roc et se découpait en noir sur l'azur brillant du ciel de la montagne.

Alma regarda mieux et reconnut ce personnage étrange qu'elle appelait comme tout le monde *la femme noire*.

La femme noire semblait suivre avec soin la marche de l'escorte. Son attitude n'avait plus ce vague et cette indécision qui la caractérisaient le matin auprès de la fontaine. Elle prenait évidemment un intérêt direct à la marche de l'escorte, puisqu'elle la suivait

en se maintenant toujours à la même distance, malgré les difficultés du terrain abrupt et coupé par les torrents.

Plusieurs fois Alma, qui, pour se reposer un moment du trot fatigant de la mule, avait mis pied à terre, crut voir la femme noire se pencher vers les traces empreintes dans le sable.

Cette particularité n'échappa point aux gens du plateau, qui rentrèrent en disant :

— Que lui veut la sorcière?... Hélas! hélas! nous ne serons plus là pour la protéger contre le mal!

.
.

Deux heures après le départ d'Alma, Andrea était encore dans son cabinet des armes; ses deux coudes s'appuyaient sur la table et sa tête était entre ses mains.

Il songeait à l'enfant qui n'était plus là... Et son esprit, remontant la pente de ses sou-

venirs, retrouvait d'autres douleurs plus anciennes et plus vives...

— Pauvre Lucrezia!... morte à vingt ans!... disait-il avec amertume.

Et sa tête s'appuyait péniblement sur ses deux mains.

La porte du cabinet s'ouvrit sans bruit.

Régina, légère comme un oiseau, entra sur la pointe des pieds.

Le chef ne la voyait pas.

Elle n'osa pas le tirer de sa rêverie.

Une seconde fois la porte s'ouvrit, mais violemment, à ce coup, et toute grande.

Mario parut sur le seuil. .

Il était pâle et s'appuyait au canon brillant de sa carabine de chasse.

Ses doigts crispés semblaient vouloir entrer dans l'acier.

— Mon père, prononça-t-il d'une voix stridente et pénible, est-il vrai qu'Alma ne soit plus parmi nous?...

— C'est vrai ! répliqua Andrea.

Régina, qui s'était glissée derrière un trophée dont l'ombre la cachait, eut un sourire étrange.

— Elle a quitté la montagne ! reprit Mario dont les lèvres tremblaient. Et cela par votre ordre ?

— Par mon ordre, répéta le chef en relevant son front hautain.

La crosse de la carabine de Mario heurta violemment le sol, et les trophées rendirent un son métallique. Les prunelles du jeune homme brûlaient.

— Par le nom de Dieu ! dit-il, si vous n'étiez pas mon père...

— Eh bien ?... fit Andréa.

L'écume vint à la bouche de Mario, qui, dans sa rage folle, ferma le poing d'un air menaçant.

Andrea Vitelli arma un des riches pistolets qui dormaient toujours sur sa table.

Mario souleva sa carabine.

Cela ne dépassait pas ce qui était possible dans les mœurs sauvages de la montagne.

Régina regardait curieusement.

Son cœur ne battait pas.

— Va-t'en ! dit Andrea, qui brisa son pistolet contre les carreaux de marbre.

Mario laissa retomber son arme et sortit en faisant un geste de menace.

Régina, tapie dans un coin chargé d'ombre, fronça le sourcil et se dit :

— Comme il l'aimait !

Puis le sourire revint à sa lèvre pâlie :

— Je suis belle aussi, pensa-t-elle ; maintenant qu'elle est partie, il m'aimera !

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

FAUSSE JOIE.

A deux lieues des Apennins, du côté de Narcia, on voit une belle et large vallée.

Quelques marécages dont les eaux dorment vers le milieu de ce vaste bassin donnent de la transparence au paysage.

C'est surtout au soleil couchant, que ces eaux stagnantes répandent sur la nature je ne sais quelle splendeur mêlée de mystère.

Quiconque a visité les grottes basaltiques des îles du Nord et parcouru leurs colonnades infinies où courent en se brisant les vagues furieuses, quiconque a visité les cavernes tapissées de stalactites de la Belgique ou de l'Allemagne, devinera tout d'un coup le principe des mythologies grecques, scandinaves, égyptiennes.

Ce principe lui apparaîtra comme une révélation soudaine.

Contemplez au contraire les grands marécages assoupis au fond d'une vallée à l'heure où le soleil couchant enflamme leurs eaux dormantes qui étincellent encore, tandis qu'autour d'elles tout se fait ombre et ténèbres, et vous aurez l'explication de la mythologie des bonnes gens : la féerie des villages.

La vallée de Fonte-Rigghi empruntait à la nappe changeante de ses eaux ce caractère mystérieux et imposant dont nous parlions tout à l'heure.

Un immense château gothique s'élevait à l'une des extrémités de cette vallée, et ajoutait encore à l'aspect sombre et majestueux de sa physionomie.

Au déclin du jour, quand les tourelles noires, trouées de meurtrières, se détachaient avec rudesse sur les nuages sanglants de l'horizon, la vallée chargée d'ombres prenait un aspect si fantastique et si bizarre, que les voyageurs ne s'y aventuraient qu'avec crainte.

Il y avait une incroyable tristesse dans ce mirage monotone où venait se peindre la colossale figure du château.

La superstition des gens de la vallée plaçait bien des fantômes derrière ces lugubres murailles et le long des lacs aux rivages désolés.

On sentait là comme un vent de malheur.

Ce château était le dernier domaine du comte de Spolette, Ercole Vitelli, le seul que la vengeance de ses ennemis lui eût laissé.

C'était une forte place occupant une excellente situation sur le point le plus élevé du pays environnant. Ses murailles étaient inexpugnables, et, dans ce siècle de classiques forteresses, on citait proverbialement la profondeur énorme de ses fossés.

C'était là qu'Ercole Vitelli, accablé d'ennuis, de chagrins, de fatigues et de terreurs sans cesse renaissantes, chassé de toutes ses terres par son impitoyable ennemi, troublé à Spolète même jusque dans son propre palais, s'était réfugié comme en un asile où du moins il était à l'abri de toute surprise.

Ce château portait le nom du bourg voisin, Narcia, qui depuis est devenu une ville.

Le jour comme la nuit, le pont-levis du château était levé; nul n'y pénétrait sans qu'on sût bien son nom, sa demeure et le but de sa visite. Malgré toutes ces précautions, le prince Hercule osait à peine fermer

les yeux. Il passait les nuits sans sommeil et n'osait toucher à un seul mets avant que l'officier de bouche ne l'eût deux fois dégusté en sa présence.

On menait une triste vie au château de Narcia. On n'y voyait que des soldats et des serviteurs. La cour du comte avait fui.

Tout ce qui possédait quelque fortune préférait la liberté à cette existence de reclus, en compagnie d'un prince vieilli par les chagrins, brisé par la terreur.

Le nombre des gentilshommes restés fidèles au vieux comte de Spolette n'était pas considérable. On en comptait trois, et tous trois étaient si besoigneux que leur dévouement n'avait pas besoin d'explication. On les nommait Capitan, Tiberio Fanferluizzi et Pasquale Contarini.

Nous les avons vus agir au début de cette histoire sur la place de Spolette. Capitan était alors chef des bravi d'Ercole ; Tiberio Fan-

ferluizzi et Pasquale Contarini avaient alors des chaînes d'or sur leurs pourpoints de velours : les chaînes d'or s'étaient fondues chez les usuriers juifs du domaine de Saint-Pierre.

Hormis ces trois gentilshommes, le comte de Spolette n'avait pas d'autre compagnie que celle de Mercedès. La duègne semblait liée à l'existence d'Ercole par une mystérieuse solidarité qui avait longtemps fait le sujet des conversations du comté.

Depuis plusieurs années une main inconnue avait levé un coin du voile qui couvrait ce mystère, et des bruits sinistres avaient fait place aux interprétations malignes auxquelles cette étrange liaison avait jadis donné lieu.

On parlait tout bas de crime, de crime infâme et lâche.

L'horreur publique s'attachait au nom d'Ercole Vitelli.

Et cela augmentait le vide qui se faisait

autour de lui, et cela doublait la tristesse navrante de sa vie.

Pendant longtemps il avait eu près de lui sa femme, Bianca Orsini, douce et digne créature dont le dévouement le soutenait.

Mais Bianca était morte de peur.

Par une sombre soirée d'hiver, la veille des Rois, elle était seule dans la chapelle du château; une pierre se leva au fond du chœur où nulle lampe ne veillait.

Un spectre se dressa : le vieux prince de Monteleone, disaient les uns; la Lucrezia Mammone, disaient les autres; car cet homme et cette femme étaient les victimes de son mari.

Bianca tomba à la renverse et ne se releva plus. L'affaire du spectre était peut-être un mensonge; ce qui était vrai, c'est qu'on l'avait trouvée morte sur les froides dalles de la chapelle.

Il est inutile de dire que les terreurs et

les chagrins secrets qui ravageaient l'âme d'Ercole Vitelli avaient singulièrement altéré sa santé.

Sa fille enlevée, sa femme morte de frayeur, ses domaines ravagés avaient produit sur son tempérament un effet funeste. Quoiqu'il n'atteignît pas encore sa soixantième année, on lui en eût donné quatre-vingts. Sa tête penchait sur sa poitrine, et son crâne nu, autour duquel flottaient encore quelques mèches de cheveux blancs, n'avait rien de cette expression vénérable qu'on salue au front des vieillards.

Son visage était couvert de rides ; il marchait appuyé sur un bâton, et presque plié en deux. Un trait caractéristique de cette sénilité précoce se révélait dans le renflement des épaules, qui donnait au comte Ercole l'apparence d'un homme qui craindrait de voir crouler sur sa tête le toit de sa maison menacée.

On conçoit, d'après tout ce que nous venons de dire, que la démarche de Mercedès était pour le comte de Spolette un fait d'une importance capitale. En effet, de la réponse d'Andrea Vitelli allait dépendre pour Ercole le malheur ou la consolation des dernières années de sa vie.

Il passa la plus grande partie du jour dans la chambre haute d'une des tourelles du château. De là, promenant ses regards éteints sur le paysage, il attendait avec une anxiété de condamné le retour de Mercedès.

Les heures de la journée avaient tombé une à une; le front d'Ercole commençait à se charger de désespoir, lorsqu'il aperçut, non loin du château, une femme montée sur une mule, qui se dirigeait vers le pont-levis.

C'était Mercedès.

Une jeune fille vêtue de blanc se tenait en croupe sur la mule derrière la duègne.

Le comte jeta un cri de joie.

Andrea lui rendait son enfant, Andrea acceptait donc la transaction que Mercedès lui avait proposée.

Il descendit aussi vite que son âge et sa faiblesse le lui permettaient.

Mercedès et Alma entrèrent.

— Ma fille ! s'écria le vieillard en pressant Alma contre son sein ; ma pauvre enfant que j'ai tant pleurée !

Alma se laissa embrasser par le vieillard ; mais, quoiqu'elle fût bien persuadée qu'elle était en présence de son père, elle ne sentit pas en elle ces mouvements de tendresse filiale qu'elle aurait voulu éprouver.

Alma était d'une bonté angélique ; l'air de souffrance répandu sur toute la personne de ce vieillard, son émotion, la touchèrent, et quelques larmes tombèrent de ses yeux.

Cependant le vieux prince, après avoir cédé au premier mouvement d'effusion, recula

d'un pas et se mit à considérer attentivement la jeune fille.

Une expression de doute et d'anxiété venait peu à peu sur son visage, et remplaçait le rayon de joie qui l'avait tout à coup rajeuni de vingt ans...

— Elle ne ressemble pas à sa mère ! murmura-t-il d'abord.

Puis il ajouta en jetant un regard effrayé sur la duègne :

— Elle ressemble... oh !... elle ressemble...

— A la Lucrezia Mammone, prononça lentement Mercedès.

En même temps, elle se retira jusqu'à l'autre bout de la salle, laissant à l'écart la pauvre Alma, étonnée de cet accueil. Ercole suivit la duègne en chancelant.

— Ce n'est pas ma fille, dit-il d'une voix brève et brisée.

— C'est la fille de Lucrece.

— Ah ! fit le comte. Et pourquoi ?... pourquoi ?

Ses yeux ranimés lançaient des éclairs.

— Monseigneur, dit la duègne qui tremblait, j'ai fait tout ce que je pouvais pour vous obéir ; nous sommes victimes de nos propres tromperies ; Andrea croit que votre Régina est sa nièce, et qu'Alma est votre fille... Dieu nous poursuit, monseigneur !...

— Dieu !... Dieu !... grommela le vieillard ; c'est toi qui es cause de cela, misérable femme !...

— Si j'ai trompé autrefois Andrea, ce fut par votre ordre.

— Il fallait le détromper !...

— Il n'a pas voulu me croire... Quand on sème le mensonge, on récolte l'erreur.

— Fatalité ! fatalité ! fit le vieillard en secouant sa tête qui s'inclinait vers le sol.

— Ne devais-je point ramener cette jeune fille ? reprit Mercedès timidement.

— Tu as bien fait, répliqua le vieillard en fixant ses regards sur le front d'Alma, qui se tenait toujours debout, les yeux baissés, n'entendant pas un mot de cette conversation à voix basse.

Une expression d'astuce cauteleuse vint à la lèvre du vieillard.

— Tu as bien fait de m'amener cette jeune fille, répéta-t-il ; puisque Andrea ne veut pas me rendre mon enfant, j'aurai du moins entre mes mains la fille de sa sœur. C'est un otage... et s'il ne cesse point ses attaques contre moi, je saurai comment me venger.

Il reprit à voix haute et en se forçant à sourire :

— Soyez la bienvenue, ma fille, et bénissez la Providence qui vous ramène enfin dans votre famille. Votre présence va rendre le bonheur à cette maison désolée. Dans l'espoir de votre arrivée, nous avons donné des ordres afin de fêter votre retour... Venez.

Il lui prit la main et la conduisit dans un vaste salon où quelques gentilshommes, mêlés aux officiers du fort, causaient et se promenaient.

Parmi ces gentilshommes et ces gens d'armes, le lecteur retrouvera ses trois anciennes connaissances : Tiberio Fanferluizzi, Capitan et Pasquale Contarini.

Les années avaient fait en eux peu de changements. Tiberio Fanferluizzi avait conservé toutes les grâces de sa personne. Ses cheveux, du plus beau rouge, frisaient comme par le passé ; il exhalait des parfums non moins suaves, et vous n'auriez pas compté un nœud ou une aiguillette de moins depuis ses souliers jusqu'à sa fraise.

Seulement, tout cela était un peu fané, à cause du vide de la bourse et de la dureté des temps.

Capitan avait l'air plus formidable encore que le jour où il assistait au duel d'Andrea.

Quant au nez de Pasquale Contarini, il avait passé du rouge au violet ; à cela près, ce gentilhomme était toujours le même, et l'on aurait même pu dire que loin de perdre en bonne mine par ce surcroît de ton, il en avait reçu un nouvel éclat. Son visage en était tout réjoui.

L'entrée d'Alma éveilla dans le salon un murmure d'admiration. Le comte présenta celle qu'il nommait sa fille, et reçut les félicitations de toute la compagnie.

Le sévère Capitan lui-même, qui, en temps ordinaire, ne faisait pas grande attention au beau sexe, jura par une demi-douzaine de diables et de saints, que la fille du prince était belle et blanche comme une cuirasse fraîchement fourbie.

Pasquale Contarini lui trouva la grâce d'un flacon de Saint-Genève dont le col s'élance gracieux comme le pistil d'une fleur et répand des flots de rubis.

Quant au seigneur Tiberio Fanferluizzi, il faillit tomber en pâmoison et chercha pour la circonstance à se rappeler quelques-uns de ses meilleurs sonnets à la lune. Il gratta longtemps ses cheveux roux, donna sa mémoire à Satan, et jura qu'il composerait le soir même un sonnet nouveau comme Pétrarque n'en avait jamais fait.

Après avoir essuyé une foule de compliments à la mode de ce siècle, où le phébus et l'emphase croissaient en pleine terre, après avoir été comparée à Vénus sortant du sein de l'onde, à Diane, à la lune, aux étoiles, au soleil, Alma fut conduite au réfectoire, où fumait un repas splendide éclairé par cent candélabres d'argent.

Le comte avait enfoui à Narcia tout ce qui lui restait de splendeur.

Loin de causer de la joie à la jeune fille, cette magnificence la ramenait à de tristes comparaisons entre sa vie nouvelle et sa vie .

passée. Elle se rappelait les simples repas de la montagne entre Mario, Régina et Andrea Vitelli.

Mario, qu'elle aimait sans se le dire, Régina, sa sœur chérie, Andrea, le chef superbe et bon dans sa fierté qu'elle avait si longtemps respecté comme un père.

Elle aspirait, après le moment où l'on sortirait de table et où il lui serait permis de se retirer dans la chambre qui lui était destinée, et de se livrer seule à ses réflexions. Mais on buvait beaucoup au château d'Ercole, où l'on n'avait guère d'autre distraction que les plaisirs de la table.

Le repas se prolongea donc, et la conversation s'anima. On parla des événements récents de la contrée.

— Messieurs, dit un officier du fort, j'ai, moi, une nouvelle à vous apprendre. La semaine dernière, en revenant la nuit de Spollette, j'ai rencontré, ou plutôt j'ai aperçu de

loin dans la plaine Bel Demonio et ses douze Mores du pays d'Afrique.

— Bel Demonio ! s'écria-t-on à la ronde ; fables que tout cela !

L'officier tordit sa moustache.

— Corps de Dieu ! s'écria-t-il , je vous dis que je l'ai vu !

— Voyons !... voyons ! seigneur officier, dirent les plus curieux. Nous vous croyons... Contez-nous un peu cette histoire.

Alma ouvrait de grands yeux. Elle était bien étonnée d'entendre parler de Bel Demonio au château d'Ercole, comme elle en avait entendu parler dans la montagne.

Le front du prince s'était rembruni ; un sentiment de vague terreur changea sa physionomie.

— Par le sang du Christ ! s'écria Capitan dont la langue commençait à s'épaissir , je voudrais bien le rencontrer un soir au clair de la lune , ce Bel Demonio , et me-

surer avec lui la longueur de nos épées.

La conversation, s'étant engagée sur le terrain des fanfaronnades, ne devait pas entre soldats s'arrêter de sitôt.

Les jurons et les rodomontades se croisaient d'un bout à l'autre de la table.

En même temps, Bel Demonio revenait sans cesse sur le tapis. Nul ne pouvait dire au juste ce qu'était ce fantastique personnage, *beau comme une vierge, fort comme un diable*, à ce que disait une ballade de la montagne.

Nul ne pouvait se vanter de l'avoir vu, là, bien en face ; mais chacun avait son anecdote : des châteaux brûlés, des portes de fer brisées comme par enchantement, des apparitions bizarres qui donnaient à cet être étrange un aspect tout à fait surnaturel.

Et l'on buvait toujours.

Le comte seul laissait désormais son verre vide, et semblait retombé au plus profond de ses sombres réflexions.

Cependant Mercedès, comprenant bien qu'Alma ne pouvait rester plus longtemps au milieu de cette cohue, habituée à prolonger ses libations jusque très-avant dans la nuit, prit la jeune fille par la main et la conduisit dans la chambre qu'on avait préparée pour la recevoir.

Après lui avoir offert ses soins, qu'Alma refusa, elle lui souhaita la bonne nuit et se retira.

La chambre d'Alma était située au premier étage, dans la tourelle de l'ouest du château d'Ercolc. Elle était meublée richement, mais avec une élégance un peu surannée, qui n'était pas de nature à porter la gaieté dans l'âme d'une jeune fille.

Une fenêtre à épaisse embrasure éclairait cette chambre ornée de draperies antiques, chefs-d'œuvre des Flandres.

Alma ne se sentit pas rassurée. Elle visita la ferrure de sa porte et poussa deux énor-

mes verrous qui la garnissaient en dedans.

Alors, un peu plus courageuse, elle tira les rideaux et ouvrit la fenêtre. Il faisait un clair de lune magnifique, et la vallée, baignée dans cette lumière mélancolique, se déroulait tout entière.

Au dehors, tout était silence et calme, tandis qu'au dedans les rauques échos de l'orgie arrivaient parfois jusqu'aux oreilles de la jeune fille.

Alma s'appuya sur le balcon.

Elle contemplait cet admirable spectacle.

Tantôt ses yeux cherchaient les cimes des Apennins où elle avait laissé tout ce qui lui était cher ; tantôt ils erraient dans le voisinage, comparant tristement ces lieux étrangers avec ceux dont sa mémoire lui reproduisait si bien les contours connus et la couleur aimée.

Au pied de la tourelle s'étendait un fossé

tapissé d'herbes et de ronces ; au milieu de la douve dormait une eau paisible , embarrassée de roseaux , de nénufars et d'iris jaunes.

La lune plongeait dans ce fouillis de verdure et d'eau où quelque oiseau de marais , sautant pour poursuivre une proie , brisait le calme miroir et faisait danser durant une minute les rayons pâles de la lune.

Plus loin , on voyait le rempart revêtu d'herbe courte ; une sentinelle dormait debout , appuyée sur son mousquet.

Plus loin encore , des champs , des vallées , le grand marais muet et mystique...

Tout cela , au premier abord , semblait désert autant que silencieux , mais en promenant son regard autour d'elle , Alma fut témoin d'un spectacle qui n'aurait pas dû échapper aux yeux de la sentinelle.

Une ombre avait gravi le rempart extérieur et contemplait attentivement le château ,

comme si elle avait voulu en étudier la configuration et les ouvrages.

Cette forme immobile et indécise semblait couverte de vêtements sombres et se tenait dans une attitude pleine de tristesse.

Alma regardait, regardait... Et plus ses yeux se fatiguaient à mieux voir, plus elle croyait reconnaître, avec un étonnement inexprimable, cette apparition qui l'avait surprise au bord de la fontaine la veille, lors de sa dernière entrevue avec Regina.

C'était bien la créature que, dans le pays, on appelait *la femme noire*.

Alma se demanda quel intérêt étrange poussait cette pauvre femme à la suivre en tous lieux, et par quelle singulière attraction elle s'attachait ainsi à ses pas.

A cette question il n'y avait point de réponse possible.

Mais la présence de cette pauvre femme, loin de causer de nouvelles craintes à la jeune

filles, lui rendit un peu de bien-être. Au milieu de son abandon, quelqu'un s'intéressait donc à elle.

Elle n'était plus seule.

Quelqu'un veillait sur elle.

Quelqu'un de bien faible, sans doute ; mais bien faible aussi est le brin d'herbe qui sauve parfois le malheureux emporté par le courant.

Alma prit un mouchoir et l'agita. La pauvre femme l'aperçut aussitôt, et, la reconnaissant sans doute, elle tendit les bras en avant et lui envoya mille baisers.

La jeune fille lui répondit par un gracieux signe de tête ; puis lui montrant le soldat, elle lui fit comprendre qu'il était prudent de s'éloigner. La pauvre femme restait toujours.

Alma eut peur pour elle et ferma sa fenêtre.

Ce fut alors seulement que la femme noire, obéissant à regret, descendit lentement la pente des glacis.

Le visage collé aux vitres, Alma suivit longtemps des yeux la femme inconnue.

Quand elle ne la vit plus, elle laissa retomber les rideaux, et se mit à genoux pour faire sa prière.

Sait-on la logique mystérieuse qui lie les pensées des jeunes filles ?

La présence de l'inconnue lui parlait de la montagne.

Quand Alma s'endormit, l'image de Mario Vitelli, gracieuse et souriante, vint s'asseoir à son chevet.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

MARINA.

Malgré les émotions de la journée, Alma dort d'un profond sommeil.

Quand elle s'éveilla fort tard dans la matinée, le soleil glissant entre les rideaux dorait les tentures flamandes qui recouvraient les murailles.

Elle suivit un moment des yeux ces chas-

ses fantastiques où l'on voit le plus souvent un cerf portant une croix entre les cornes et saint Hubert prosterné, et la fameuse biche qui depuis des siècles fuit sans que la meute ardente lancée à sa poursuite puisse jamais l'atteindre...

Alma sauta hors du lit et courut à la fenêtre. Elle vit la vallée toute blonde des rayons du soleil et dégagée des brumes de la nuit, se dérouler comme un de ces panoramas faits à plaisir que l'on montre à prix d'argent.

Les cimes bleuâtres des Apennins apparaissaient au bout de cette vallée charmante où l'œil se reposait avec calme. La pauvre Alma soupira à la vue des montagnes...

L'air vif et mordant des Abruzzes lui plaisait mieux que les tièdes brises de la vallée.

Et puis là-bas étaient Mario, Andrea, Régina, tous ceux qui l'avaient aimée...

Elle fit sa prière demi-nue, et courut se blottir un moment encore dans son lit pour

mieux se recueillir, en songeant à ceux qui étaient absents.

Quelques coups légèrement frappés à la porte l'arrachèrent à cette rêverie.

— Qui est là ? dit-elle.

— Moi, mademoiselle !

— Qui, vous ?

— Marina.

La voix était douce et jeune ; Alma se leva, entre-bâilla la porte, et tout à fait rassurée, quoiqu'elle ne connût point Marina, elle la laissa entrer.

En effet, Marina n'aurait fait peur à personne. C'était une paysanne de quinze à seize ans, brune comme du jais et rouge comme une cerise. Marina avait des yeux charmants, véritables bluets éclos à fleur de tête.

Marina venait aider Alma à sa toilette.

Elle s'acquitta fort adroitement de ses fonctions de camériste. Par tout pays, les femmes ont cette science infuse.

Alma, charmée d'avoir pour femme de chambre une aussi jolie créature, fit bon accueil à Marina, dont la langue n'était pas difficile à délier, et qui se mit à bavarder sans relâche.

Loin de l'empêcher de parler, Alma l'encouragea par ses questions. Elle apprit ainsi quelques détails sur l'intérieur du château et les mœurs de ses habitants.

On y menait une vie fort triste.

Les habitants étaient, pour la plupart, des soldats dont la matinée se passait dans les soins de l'écurie et des armes.

Ces hommes consacraient presque tout le reste de la journée à boire et à remuer des dés crasseux sur une table de la salle des gardes.

D'autres s'exerçaient dans le préau, soit au maniement du sabre, soit à celui de la pique ou au tir du mousqueton.

Et souvent ces luttes courtoises entre gens

d'un naturel déjà querelleur et animés par le vin finissaient par des combats sérieux.

Quant au comte, c'était un vieillard d'un caractère bizarre.

Il passait presque toute la journée enfermé dans son cabinet, livré à des réflexions amères dont nul ne connaissait la cause.

Avant le dîner, il faisait le tour des remparts du fort, examinant d'un œil inquiet la campagne et les monts lointains.

Il réunissait ensuite à sa table ses officiers et quelques gentilshommes qui passaient plus des trois quarts de leur vie au château, les uns par vanité, les autres par nécessité.

Jamais, par exemple, le seigneur Tiberio Fanferluizzi n'aurait pu se résigner à vivre dans l'intimité de gentilshommes de second ordre. Ce n'était pas trop pour lui que la société de son bon ami Hercule, prince héréditaire de Monteleone.

Quant à Pasquale Contarini, la cave et la

cuisine du château avaient à ses yeux des mérites à nuls autres pareils, et pour être mieux à même d'en apprécier les mérites et les avantages, il avait fini par prendre domicile dans une confortable chambre du donjon de l'est.

Il s'y trouvait bien et négligeait la fortune et les aventures pour les positifs agréments de l'amitié du comte. Son cheval lui-même, logé et grassement hébergé d'avoine dans les écuries du château, semblait ne point mépriser cette longue hospitalité.

La langue légère de Marina n'épargna point le seigneur Capitan ; lui aussi avait pris domicile au fort. A la vérité, c'était un homme précieux dans une habitation isolée, exposée aux tentatives des gens de la montagne.

Capitan connaissait la manœuvre mieux que pas un ; il en usait, il en abusait, au point que les soldats le donnaient à tous les

diabls et n'eussent pas manqué de le mettre à la porte, sans la protection du comte.

Le bruit de sa grande rapière, qui sonnait toujours aux murailles ou dans les escaliers, était une douce musique pour les oreilles du vieillard, et portait le calme dans son cœur.

Il comptait avant tout sur la vigilance de Capitan pour garder sa vie menacée.

Après avoir bu le coup du matin, les trois gentilshommes dont nous venons de parler, Tiberio Fanferluizzi, Pasquale Contarini et mons Capitan montaient gaiement à cheval et s'en allaient le plus souvent courir les cabarets de Spolette et des campagnes voisines, mais il était bien rare que l'heure du dîner ne les ramenât pas ponctuellement au château.

Le reste de la soirée se passait à boire, à jouer ou à causer.

C'est alors que Capitan, choisissant l'heure propice, racontait des prouesses à faire dres-

ser les cheveux sur la tête !... prouesses assez problématiques, et dont lui seul pouvait affirmer la réalité.

— Et c'est là tout ce que l'on fait ici ? dit Alma.

— Autrefois, reprit Marina, on chassait ; mais depuis une rencontre singulière que le comte a faite un soir en revenant de la forêt, on ne chasse plus. Les chiens sont gros et gras, et voilà six mois qu'ils n'ont pas quitté le chenil. Le valet des chiens lui-même a un ventre de Hollandais !...

— Quelle rencontre a donc faite le comte ?

— Oh ! une chose étrange dont on parle dans tout le pays. Il a rencontré Bel Demonio monté sur son cheval d'Afrique et suivi de ses douze cavaliers mores en manteaux blancs.

— Toujours ce Bel Demonio ! dit Alma qui devint pensive. Et qu'a-t-il fait au seigneur comte ? demanda-t-elle tout haut.

— Bien fin qui saurait le dire au juste, mademoiselle... On prétend que Bel Demonio le lança à trois pas de son cheval d'un coup de cimeterre ; d'autres disent qu'il saisit le comte par les cheveux et le traîna un mille durant dans l'herbe des clairières... D'autres disent encore qu'il a parlé au vieux seigneur... trois mots dans l'oreille... trois mots qui l'ont laissé muet et pâle comme les statues de marbre du palais de Spolète.

La toilette était achevée. Alma suivit Marina qui la conduisit au réfectoire.

Le comte la reçut affectueusement, et la baisa au front. Alma crut remarquer dans les yeux du vieillard une tendresse plus réelle que celle qu'il lui avait témoignée la veille.

Le fait est qu'Alma répandait autour d'elle un charme si profond et si véritablement irrésistible, que le vieillard le subissait à son insu. Lorsqu'il la vit entrer fraîche et souriante comme une matinée de printemps,

il oublia qu'il gardait cette jeune fille comme un otage et au besoin un instrument de vengeance.

Le vieux fort, avec ses murailles épaisses et sombres, lui semblait moins sombre et moins triste depuis qu'Alma y était entrée. La présence de cette enfant faisait sur son cœur l'effet d'une rosée rafraîchissante sur la terre aride.

Quant à la jeune fille, elle ne sentait pas d'autre sympathie pour le comte que celle qu'inspire un vieillard accablé de maux et de tristesse, et intérieurement elle se reprochait sa froideur pour celui qu'elle prenait pour son père.

Au déjeuner elle s'efforça de se montrer aimable et affectueuse envers le vieillard, et les grâces naïves qu'elle déploya achevèrent de lui gagner le cœur de ce dernier.

Après le repas, Ercole prit Alma par la main :

— Venez, ma fille, lui dit-il, je vais vous montrer le château ; vous verrez que vous serez mieux ici que dans ces montagnes arides où un fatal malentendu vous a retenue jusqu'à ce jour.

Il lui fit parcourir les remparts et la conduisit dans un étroit jardin serré entre les hautes murailles des casernes, des écuries et de l'habitation. Ces murs étaient tapissés de lierres centenaires dont la sombre verdure répandait aux alentours une teinte de tristesse. Quelques arbres maladifs poussaient çà et là, pâles et souffrants, comme de pauvres prisonniers privés d'air et de soleil.

L'herbe croissait décolorée à l'ombre de ces tristes arbres ; rien enfin dans cette sorte de jardin ne venait doucement reposer le cœur ou les yeux. Tout cela était morne et désolé, et ressemblait bien plutôt à un cimetière.

Lorsque le vieil Hercule de Monteleone se

promenait au déclin du jour, la tête basse et les pieds chancelants, à travers cette nature souffrante, on eût dit un moribond qui allait de lui-même cherchant sa tombe.

Il fit asseoir Alma sur un petit banc rustique, et considérant en silence ce visage qui lui rappelait la Lucrezia Mammone, il poussa un soupir.

Ercole n'était pas de ces vieillards qui peuvent regarder dans le passé et sourire ; toute chose lui rappelait un souvenir amer ou sombre qu'il cherchait vainement à combattre. Ses souvenirs étaient ses plus cruels ennemis, et, malheureusement pour Ercole, on ne tue pas le souvenir !...

— Au moins, pensa-t-il, si j'avais auprès de moi ma fille, ma véritable fille ! Et dire que quelques lieues seulement la séparent de moi, que je pourrais revivre dans cette jeune et pure existence, et que la force de l'aller redemander moi-même les armes à la

main à cet Andrea me manque ! Oh ! c'est mourir vingt fois !

Et le malheureux vieillard pâlisait d'impuissance et de rage, et le remords de son sanglant passé déchirait son cœur.

— Vous souffrez, mon père ? dit Alma en s'approchant doucement de lui.

— Non, non, dit Ercole, je pensais à vous, mon enfant, et mon cœur saignait en songeant à la triste existence que vous avez dû mener parmi les gens de la montagne...

— Je n'étais point triste, répondit Alma, car tout le monde était pour moi plein de bonté.

— Mais vous étiez seule ; aucune jeune personne de votre âge...

— Pardon, mon père, j'avais une sœur...

— Une sœur ?

— Oui, Régina, la nièce d'Andrea... Nous nous donnions le nom de sœur, et nous nous aimions ; le temps s'écoulait sans ennui,

et jamais, je vous le dis, jamais le moindre nuage ne vint troubler la sérénité de nos jours...

— Je conçois, reprit le vieillard en dissimulant le plaisir qu'il éprouvait à parler de sa fille. Mais votre cousine Régina, la traitait-on avec autant de soins et de bonté que vous-même ?

— Oh ! fit Alma avec un sourire céleste, Régina est l'enfant gâtée de la maison. Le chef Andrea Vitelli l'aime autant et peut-être plus que son fils Mario...

— Il est bien heureux ! murmura le vieillard. De sorte qu'elle est si charmante que tout le monde l'aime ? reprit-il à haute voix.

— Tout le monde lui obéit, dit Alma, et en vérité il le faut bien, car, toute charmante qu'elle est, elle porte à sa ceinture deux pistolets dont elle ferait bon usage contre celui qui la maltraiterait : c'est un vrai démon !

— En vérité ?...

— Il faut qu'on lui obéisse au moindre geste, au premier mot !...

— La bonne plaisanterie ! s'écria le vieillard, qui, pour la première fois peut-être depuis vingt ans, se mit à rire de bon cœur.

— Si elle était ici, dit Alma, vous lui obéiriez comme tout le monde.

— Je n'ai pas de peine à le croire.

— Les chevaux, les chiens, les armes, voilà toute sa vie !

— Les chevaux, dis-tu ? Elle monte donc à cheval ?

— Tout le jour, et les plus fougueux encore.

— Mais il peut y avoir du danger pour une femme... un accident est bien vite arrivé. On la fait surveiller, au moins...

— Elle va toujours seule. D'ailleurs elle ne souffrirait pas qu'on la suivît ; elle pour-

rait penser que l'on veut attenter à son indépendance, dont elle est très-fière.

— Pauvre jeune fille ! fit le vieillard avec un sourire attendri ; je ne sais pourquoi je m'intéresse à elle... Et tu dis qu'elle s'appelle... ?

— Régina.

— Et elle est jolie ?

— La beauté d'un ange et d'un démon.

— Tu es charmante , dit le vieillard en la baisant au front.

— Seulement , ajouta la jeune fille avec un fin sourire sur les lèvres et un regard plein de malice , seulement Régina avait quelque chose qui me faisait peur...

— Peur !...

— Oui, vraiment...

— Et quoi donc ?...

— Ses yeux...

— Je ne te comprends pas...

— Oh ! quand la colère grondait dans le

cœur ordinairement si bon de Régina, son regard prenait une telle expression de menace farouche, qu'en vérité, malgré l'amitié que nous nous étions vouée réciproquement, il m'arrivait quelquefois de trembler instinctivement.

— Voyez-vous cela !... fit le vieillard en frappant des mains comme eût pu le faire un enfant...

— Moi d'abord, ajouta Alma, je faisais toutes ses volontés.

— Tu es une bonne fille ! s'écria le vieux comte.

Il lui prit la tête à deux mains et lui baisa deux ou trois fois les cheveux avec un attendrissement profond.

— Écoute-moi, reprit-il, si tu veux être agréable à ton vieux père, tu le peux.

— J'y suis toute disposée, dit Alma ; parlez, mon père.

— Eh bien ! tu viendras tous les jours,

comme aujourd'hui, t'asseoir près de moi, et nous causerons ici quelques heures comme nous venons de le faire... Ta conversation est charmante comme toi, et tu ne saurais croire combien cela me distrait, surtout quand tu me parles de cette petite fille, à laquelle, je ne sais pourquoi, je sens que je m'intéresse.

— De grand cœur, mon père, répondit Alma. J'aime tant à parler de Régina, que ce sera pour moi une douce tâche que de causer d'elle avec vous tous les jours.

Et en parlant ainsi, Alma se disposait à se lever, mais le vieillard la retint...

Cette conversation lui avait réjoui le cœur comme un rayon du soleil... Son regard attendri s'oubliait à contempler le front si pur d'Alma, et cherchait à évoquer, d'après les indications de la jeune fille, l'image aimée de sa fille, de cette charmante Régina dont on venait de lui tracer le portrait.

Toutefois un dernier nuage était encore sur le front du vieillard, une dernière hésitation pesait sur son cœur.

Il tendit la main à Alma, et la fit asseoir près de lui.

— Un mot encore, dit-il en tremblant ; tu n'ignores pas, sans doute, que le chef Andrea n'est pas son père ?

— Je le sais.

— Et Régina, le sait-elle aussi ?

— Oui, mon père.

— Dans vos conversations intimes, ne t'a-t-elle jamais parlé du désir de voir un jour sa famille, son père ?...

La voix du vieillard tremblait en articulant ces mots.

Alma réfléchissait.

— Cherche bien dans ta mémoire, mon enfant, ajouta le vieillard.

Et le regard ardent, il suivait avec anxiété les divers sentiments qui agitaient Alma.

— Elle ne m'en a jamais parlé, répondit enfin cette dernière.

Le vieillard poussa un long soupir, et sa tête, qui s'était un moment relevée, retomba de nouveau sur sa poitrine. Son front se chargea de rides, un pli amer descendit des deux coins de sa bouche, et il s'éloigna d'un pas chancelant.

— Appuyez-vous sur moi, mon père, dit Alma.

— Non, répondit-il en la repoussant doucement, je veux être seul... seul... laisse-moi...

Alma rentra dans sa chambre, où elle n'eut d'autre ressource pour tromper sa tristesse et son ennui que de faire venir Marina, dont le bavardage et la gentillesse parvinrent un moment à lui faire oublier ses chagrins.

Rentré dans son cabinet, Ercole se jeta dans un fauteuil et mit sa tête dans sa main.

— Que faire de cette enfant ? murmura-

t-il ; un instrument de vengeance ? Elle est si douce, si bonne ! elle aime tant ma fille ! Ah ! jamais je ne pourrai m'y résoudre !

Il resta longtemps dans la même attitude, roulant mille projets dans sa pensée, et ne pouvant se résoudre à en adopter aucun.

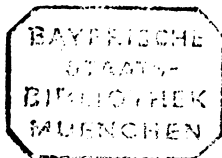
Une heure s'était écoulée ; il releva le front, roula son fauteuil près du bureau et écrivit une lettre qui portait pour suscription : « Au marquis de Santa-Fiore, en son palais, à Spolette. »

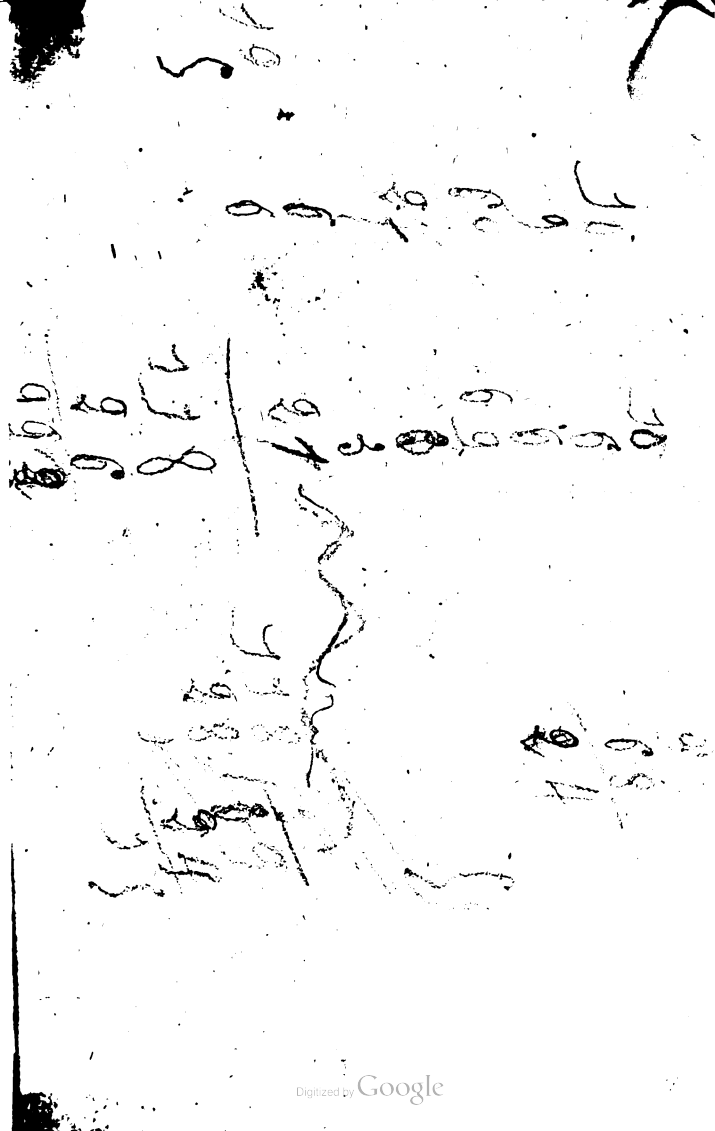
La lettre contenait une invitation à une grande chasse pour le surlendemain.

La lettre fut remise à un valet qui monta à cheval et partit sur-le-champ.

En ce moment, Alma songeait à Mario.

FIN DU TOME PREMIER.





Handwritten text, possibly a list or ledger, with various entries and a large, illegible scribble in the center. The text is written in a cursive or shorthand style.









